

BULLETIN

DE

*l'Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises*



BRUXELLES
PALAIS DES ACADEMIES

Bulletin
de
l'Académie Royale
de
Langue et de Littérature Françaises

1971

BULLETIN
DE
l'Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises



BRUXELLES
PALAIS DES ACADEMIES

SOMMAIRE

Jo van der Elst	5
Séance publique du 27 mars 1971, en présence de S. M. la Reine	6
Remise du Grand Prix de Littérature française hors de France	6
Réception de Madame Marguerite Yourcenar :	
Discours de M. Carlo Bronne	8
Discours de M ^{me} Marguerite Yourcenar	20
Le vaste domaine de Vicente Aleixandre (<i>Communication de M. Edmond Vandercammen, à la séance mensuelle du 16 janvier 1971</i>)	32
Les Belges aux funérailles de Victor Hugo (<i>Communication de M. Gustave Vanwelkenhuyzen, à la séance mensuelle du 13 mars 1971</i>)	43
CHRONIQUE	
Séances mensuelles de l'Académie	58
Les quatre-vingts ans de M. Géo Libbrecht	59
Distinctions	60

Jo van der Elst

Le baron van der Elst est décédé dans sa maison provençale de Biot le 20 février 1971, à l'âge de soixante-quinze ans. Élu à l'Académie le 9 janvier 1965 pour succéder à Louis Dumont-Wilden, il avait apporté à nos réunions et à nos travaux une précieuse et vigilante présence jusqu'à ce que la maladie vint l'en écarter. La distance ne comptait pas pour lui, et sa résidence lointaine ni sa vie voyageuse n'avaient empêché qu'on vît apparaître régulièrement à nos séances sa haute stature et sa souriante cordialité.

Suivant son désir, aucun discours ne fut prononcé aux funérailles. Le 13 mars, en ouvrant la séance mensuelle, M^{me} Lilar, vice-directeur, salua la mémoire du grand ambassadeur de Belgique qui fut aussi un historien de l'art très exercé, un savant amateur de toutes choses de beauté, un conteur habile à conjuguer les images du passé avec une tendre imagination créatrice.

SÉANCE PUBLIQUE DU 27 MARS 1971¹
EN PRÉSENCE DE SA MAJESTÉ LA REINE

Remise du Grand Prix de Littérature Française hors de France

L'Académie rendait hommage, le 27 mars, à deux grands écrivains féminins : M^{me} Marguerite Yourcenar, élue membre de la section de littérature au titre étranger, M^{me} Anne Hébert, lauréate du Grand prix de littérature française hors de France. En ouvrant la séance publique où elle siégeait comme directeur à la place de M. Fernand Desonay que son état de santé tient momentanément à l'écart de nos travaux, M^{me} Suzanne Lilar a salué la Reine et lui a dit notre gratitude d'être venue donner la consécration royale à cette présence féminine qui marque de son signe la vie de notre Compagnie et qui s'affirmait particulièrement en cet après-midi de réception et de remise de prix.

M^{me} Lilar a rappelé ensuite l'origine et les statuts du Grand Prix de Littérature française hors de France. Ce prix est décerné par l'Académie conformément aux dispositions du legs qu'elle a accepté d'un mécène suisse, feu M. Nessim Habif. Suivant ces règles il est attribué tous les deux ans à un écrivain français qui ne soit pas Français de nationalité. Il a été dévolu en 1964 à M. Franz Hellens ; en 1966 à M. Jacques Chenevière ; en 1968 à M. Georges Poulet.

Ensuite M. Maurice Genevoix, secrétaire perpétuel à l'Académie française, président du jury dont les membres étaient MM. Marcel

(1) La grande salle du Palais des Académies demeurant en réfection, cette séance s'est tenue au Théâtre National.

Raymond, Robert Goffin, Carlo Bronne et Marcel Thiry, a félicité M^{me} Anne Hébert, lauréate du Grand Prix pour la période 1969-1970, et lui a remis cette récompense, décernée pour la première fois à un écrivain de langue française provenant d'un pays hors d'Europe.

Réception de M^{me} Marguerite Yourcenar

Discours de M. Carlo BRONNE

Vous voici, Madame, revenue au pays de votre mère et de votre naissance — le temps d'un discours, car si vos affections sont fidèles, votre humeur est voyageuse. Votre enfance s'est passée non loin de la frontière belge, en Flandre française sur une colline appelée le Mont-Noir où l'un de vos ancêtres Crayencour avait bâti un château que la guerre de 1914 a rasé. Vous habitez à présent aux États-Unis, près de la côte canadienne, une vieille maison parmi les érables et les fleurs sauvages dans l'île des Monts-Déserts « cette île multiple, comme dit Hortense Flexner, pelée jusqu'au granit à la ligne de la mer haute ». Ces deux noms, ces deux monts ne sont pas sans une certaine parenté. Les arbres y hument le vent du large ; les oiseaux des longues migrations s'y reposent. J'imagine que l'empereur Hadrien exprimait un peu votre sentiment quand il évoquait ses premières expéditions sur les rives belges et bataves : « Des dunes désolées composaient un paysage septentrional coupé d'herbes sifflantes ». « J'aimais ces lieux tristes qui semblaient hideux à mes aides de camp, ce ciel brouillé, ces fleuves boueux creusant une terre informe et sans flamme dont aucun dieu n'a modelé le limon ».

Entre ces deux pôles de votre errance, que d'escalas fécondes ! C'est à Aix-en-Provence que vous passez, à seize ans, votre baccalauréat, à Sorrente que vous écrivez le *Coup de grâce*, ce récit tragique de l'amour non partagé. Vous lancez les étincelles fulgurantes de *Feux* après avoir vu se lever l'aurore sur le Parthénon ; vous rédigez *Sappho* à bord d'un cargo ancré sur le Bosphore. C'est dans les jardins de la Villa Adriana que vous avez eu l'idée de reconstituer les *Mémoires* possibles de l'empereur. Française née à Bruxelles, résidant en Amérique, votre place

était désignée dans une compagnie qui appela Julien Green, Anna de Noailles, Marthe Bibesco dont les nationalités diverses ne cachent pas une commune patrie, qui est la langue française. Nous vous souhaitons, Madame, la plus cordiale bienvenue.

Quelle que soit l'aire géographique de vos écrits, toujours un fil grec court à travers la trame, qu'elle soit balte, espagnole, italienne ou hollandaise. « Presque tout ce que les hommes ont fait de mieux, remarquez-vous, a été dit en grec. » Les Grecs ont « choisi de s'en tenir à l'homme ». Eux seuls ont « su montrer dans un corps immobile la force et l'agilité latente » ; seuls, ils ont su faire « d'un front lisse l'équivalent d'une pensée sage. »

D'où vient cette profonde empreinte ? Elle ne doit rien à l'Université que vous avez égratignée gentiment, ce qui ne vous a pas empêché de professer à deux reprises dans des chaires américaines. Vous n'avez jamais fréquenté d'école ; ayant perdu votre mère très tôt, vous avez été élevée dans la tradition humaniste d'une ancienne lignée dont vous représentez le dernier rameau français. Les prénoms de vos personnages : Wiwine, Hilzonde, Zénon, ont été portés par les vôtres. Le « pur » de *l'Œuvre au Noir*, le marchand réformé Adriansen, sort de votre généalogie ; un petit-neveu d'Hélène Fourment s'appelait ainsi. « On pourrait dire que ce sont les vivants, dans les vieilles familles, qui sont les ombres des morts. » (Alexis ou le traité du vain combat).

A l'instar de Chateaubriand, votre grand-père possédait un herbier dont les fleurs séchées, cueillies en Italie, s'entrelaçaient avec des citations de poètes latins. Il avait fait apprendre par cœur à son fils le premier chant de *l'Iliade* qu'il comprenait et le premier chapitre de la *Genèse* qu'il ne comprenait pas. Votre père, beau cavalier qui n'avait rien d'une ombre et auquel vous avez dédié la *Mort conduit l'attelage*, vous a lu à haute voix Shakespeare, Schiller et Tolstoï, que vous tenez pour le maître des maîtres, et vous a mené à Acoz où plane le souvenir d'Octave Pirmez, votre grand-oncle. Cette formation peu orthodoxe avait ses avantages et aussi ses lacunes ; vous les avez comblées par d'immenses lectures et de nombreux séjours dans les cités antiques dont vous avez rapporté l'érudition sensible, la mesure et la cadence de votre écriture. Vous êtes sortie de

l'adolescence ruisselante d'humanisme. L'un de vos livres de début était consacré à Pindare ; vous avez traduit récemment dans L'VII des poèmes du Bas-Empire ; sur mon exemplaire des *Charités d'Alcippe*, vous avez bien voulu ajouter cette épitaphe inédite d'après Zônas de Sardes :

Ni la coupe d'argent ou d'or ni la patère
De bronze ciselé ou de cuivre poli ;
Donnez-moi pour y boire une coupe de terre,
Terre dant je suis né et où j'aurai mon lit.

* * *

Je ne crois pas me tromper en affirmant que vous préférez voir le monde où nous vivons de loin. De loin dans le temps comme dans l'espace. Vous avez baptisé votre demeure insulaire « Petite Plaisance ». Il vous plaît de regarder l'agitation des hommes de ce promontoire, avec, pour éternels témoins, les arbres et la mer. Votre isolement volontaire n'est pas indifférence mais sagesse. La stratégie littéraire vous est étrangère et il est consolant de constater que cet éloignement ne vous a pas nui : le Prix Femina vous a été décerné, ce qui ne s'était jamais vu, à l'unanimité et au premier tour.

Le recul du temps est un bon observatoire. C'est également un banc d'épreuve. Presque tous vos ouvrages ont été soumis par vous à cette épreuve. Le *Denier du rêve*, premier sursaut de révolte contre le fascisme en 1934, a été remanié en 1959 selon une vue plus juste des événements. Votre pièce *Qui n'a pas son Minotaure ?* composée vers 1933 par trois auteurs en guise de divertissement, a été réécrite par vous seule en 1944 puis en 1957. *Les Mémoires d'Hadrien*, ébauchés longtemps avant la guerre, n'ont été repris que peu après celle-ci quand vous fut renvoyée miraculeusement la malle de notes que vous aviez dû abandonner en Suisse. L'exemple le plus typique est l'*Œuvre au noir*. Sorti de presse en 1948, il développe le thème d'une des nouvelles de la *Mort conduit l'Attelage* (d'après Dürer) paru en 1934, elle-même née d'un roman fleuve entrepris lorsque vous aviez dix-huit ans.

Une si persévérante maturation s'explique par le souci exceptionnel de n'avancer aucun détail qui ne soit vérifié. Je vous ai

entendu à Nice exposer, en archéologue consommé, l'iconographie d'Antinoos, le jeune grec que pleura Hadrien, dont la mort en Égypte est rappelée par l'inscription hiéroglyphique de l'obélisque du Pincio à Rome. Je ne me flatte pas de vous apprendre qu'Antinoos est le sujet d'un tableau de Paul Delvaux conservé au North Carolina Museum of Art. Une anecdote illustre votre conscience professionnelle. Un soir, chez Madame Errera, le savant volontiers sardonique qu'était Henri Grégoire vous reprocha d'avoir montré, dans les *Mémoires d'Hadrien*, une Romaine entassant des piles de sesterces ce qui lui paraissait inadmissible pour la raison qu'étant bombés, les sesterces se refusaient à l'équilibre. Il dut s'incliner ; vous aviez fait l'expérience et vous saviez jusqu'à quelle hauteur cet exercice comptable était possible.

Atteindre à une exactitude absolue n'est qu'illusion, vous ne l'ignorez pas. « *Le portrait de Gallien dans l'Histoire Auguste contient à peu près autant de vérité qu'un discours électoral de nos jours ou qu'une oraison funèbre du XVII^e siècle* ». Les témoignages contemporains sont souvent altérés par des rapports affectifs ou de subordination avec ceux dont il est question. Les jugements a posteriori sont toujours subjectifs. « *La lettre écrite, remarque Hadrien, m'enseigne à écouter la voix humaine à peu près comme les grandes attitudes immobiles des statues m'ont appris à apprécier les gestes.* »

Une tendance, que vous datez de 1925 environ, pousse les écrivains à tout ramener à l'actualité, à penser l'autrefois en termes d'aujourd'hui. Avec un humour assez noir, vous décrivez cette tendance qui, somme toute, est aussi la vôtre, dans la préface d'Électre : « *Du moment que chaque salle à manger familiale contenait ses Orestes brandissant leur cuiller à bouillie et ses Électres jouant avec leur couteau, le drame antique cessait de se voir relégué au rang de livret d'opéra ou de tragédie de collège, et chacun de nous recommençait à se demander anxieusement s'il tuerait ou ne tuerait pas Clytemnestre.* »

Cette mode n'est pas neuve ; le Racine de *Bérénice* y sacrifiait déjà et avant lui Euripide. Les théories freudiennes l'ont simplement réactivée. Le principal représentant de cette tendance est, à vos yeux, Giraudoux qui vous irrite et vous attire. Vous détestez

ce que ses personnages ont de frivole et de négatif, ses héroïnes surtout, plus parisiennes qu'athéniennes « dont la voix pointue a l'air de discuter avec la vendeuse dans une maison de haute couture ». Vous lui déniez le sens du sacré et lui préférez Jean Cocteau qui serait heureux de vous entendre ici, s'il était encore parmi nous. En dépit de ses tours d'illusionniste, son génie sorcier était pénétré de la gravité des mythes anciens.

« Il n'y a pas, disait Maurois, de gens plus sérieux que les acrobates ». Vous avez usé de ce va-et-vient qu'il affectionnait entre deux époques, de cette astuce du poète rapprochant les significations différentes du même mot. Dans *Phèdre*, n'avez-vous pas fait allusion aux rames de Charron et du métro pour rendre le tourbillonnement des troupeaux humains s'engouffrant dans les bouches de l'Enfer et vous écrivez dans *Feux* : *Iphigénie était morte, fusillée par ordre d'Agamemnon, convaincue d'avoir trempé dans la mutinerie des équipages de la Mer Noire ; Pâris avait été défiguré par l'explosion d'une grenade ; Polyxène venait de succomber au typhus dans l'hôpital de Troie ; les Océanides agenouillées sur la plage n'essayaient plus d'écarter les mouches bleues du cadavre de Patrocle*. Certes, vous êtes plus près du tragique d'Agrippa d'Aubigné que du scepticisme giralducien. Pour vous, la guerre de Troie a eu lieu.

Feux, pour lequel vous avez un faible et qui rend, en effet, un son unique dans votre œuvre, celui de la passion et de la véhémence, alterne des notations intimes qui font penser à Louise Labé et des proses lyriques correspondantes où Antigone, Sappho, Lena et Phédon reprennent tour à tour un chant brûlant. « C'est, a dit Gaetan Picon, le mythe utilisé non à se fuir mais à s'illustrer soi-même, donc à donner non une teinte moderne à certains thèmes anciens mais à des thèmes modernes un arrière-fond d'éternité. »

Cependant, qu'on le veuille ou non, le présent revient toujours à la surface du passé parce qu'il en est l'héritier et que l'humanité change peu. Il arrive aux grands écrivains de pressentir des événements avant qu'ils se produisent. Permettez-moi d'extraire ces quelques phrases des *Mémoires d'Hadrien* que nous lisons quotidiennement dans nos gazettes.

Julius Sévère prit la direction des opérations. Il amenait avec lui de petits contingents d'auxiliaires britanniques accoutumés à combattre en terrain difficile. Nos troupes... eurent du mal à s'adapter à cette guerre d'escarmouches et de surprises qui gardait en rase campagne des techniques d'émeute... Je fis réduire le nombre insolent d'attelages qui encombrèrent nos rues, luxe de vitesse qui se détruit lui-même car un piéton reprend l'avantage sur cent voitures collées les unes aux autres le long de la Voie sacrée.

Il avait fallu exécuter en masse les rebelles du Gaza... Si seize ans de règne d'un prince passionnément pacifique aboutissaient à la campagne de Palestine, les chances de paix du monde s'avéraient médiocres dans l'avenir.

Comme nous parvient le message des astres à travers les années lumière, nous arrive l'écho de propos émis en l'an 887 de l'ère romaine.

* * *

Laissons ce jeu facile. Les faits vous importent moins que les êtres et je comprends que la figure d'Hadrien vous ait séduite ; elle porte tout ensemble les cicatrices de l'action et de la méditation, les signes de l'expérience aboutissant à une philosophie désabusée. Ces *Mémoires* sont le manuel du parfait empereur qu'il serait utile d'inscrire au programme de recyclage des premiers ministres : *La morale est une convention privée, la décence est affaire publique. Construire c'est mettre une marque humaine sur un paysage qui en sera modifié à jamais. Plus l'État se développe, enserrant les hommes de ses mailles exactes et glacées, plus la confiance humaine aspire à placer à l'autre bout de cette chaîne immense l'image adorée d'un homme protecteur.*

Hadrien s'inquiétait de la prédication contestataire d'un jeune homme nommé Jésus. L'apologie qu'il avait faite des enfants et des esclaves lui semblait aller à l'encontre des traditionnelles vertus de Rome : la virilité et l'efficacité. Surtout, la conviction intraitable du chef de la secte, l'évêque Quadratus, heurtait le protecteur des anciennes religions qui n'imposaient aucun dogme et permettaient aux « cœurs austères de s'inventer s'ils le voulaient, une morale plus haute sans astreindre les masses à des préceptes trop stricts pour ne pas engendrer aussitôt

la contrainte et l'hypocrisie ». Il redoutait « la féroce intransigeance du sectaire en présence de formes de vie et de pensée qui ne sont pas les siennes, l'insolent orgueil qui le fait se préférer au reste des hommes. »

Quatorze siècles plus tard, les craintes impériales se trouveront justifiées par le sort de Zénon, le médecin, inventeur et philosophe, de *l'Œuvre au noir* dont le crime est d'avoir acquis des connaissances en avance sur son temps. Sous tous les climats, et dans toutes les disciplines, Zénon s'efforce de comprendre, d'apprendre, d'améliorer la condition physique et sociale de son prochain ; il recueillera en retour la dénonciation, la prison et le supplice. Ceux qui ont lutté contre le savoir ranci et les croyances dépassées furent toujours soupçonnés d'hérésie scientifique ou religieuse. Ils s'appellent Dolet, Servet, Pasteur, Oppenheimer. Certains en sont morts ; d'autres, comme Vésale et Érasme, ont dû recourir à une prudence salutaire. Pierre d'Abano, surnommé le Maître des Expériences, pourrait bien avoir emporté avec lui des secrets qu'il eût été hasardeux de divulguer. Le pouvoir trônant sur la routine n'aime pas être bousculé. Les foules imbéciles ont le fouet haut et la vue basse ; la chasse aux sorcières est la chasse-à-courre du pauvre. Dans les Pays-Bas du XVI^e siècle, quiconque pensait autrement que la masse était réputé protestant ; plus près de nous et ailleurs, il était étiqueté communiste. Il faut du courage, sinon de la témérité pour braver l'ignorance. Vous l'avez dit : « Peu de bipèdes, depuis Adam, ont mérité le nom d'homme. »

Sur quoi s'appuie cette force d'inertie ? Le progrès technique, en bouleversant les modes de vie, compromet les moyens de la gagner, d'où la résistance et bientôt la révolte. Les tisserands brugeois brisent les métiers mécaniques imaginés par Zénon et son compagnon. Tout ce qui augmente la puissance de l'homme accroît ses facultés de destructions s'il en mésuse, *Quand nos pères ont mis le feu à la mèche pour la première fois, on eût pu croire que cette bruyante trouvaille allait mettre sens dessus dessous l'art de la guerre et abréger les combats faute de combattants. Il n'en est rien... On tue davantage... mais le vieux courage, la vieille couardise, la vieille ruse, la vieille discipline et la vieille insubordination sont ce qu'ils étaient, et avec eux l'art d'avancer, de reculer*

ou de rester sur place, de faire peur et de paraître n'avoir pas peur.

Vainement le Concile de Latran a proscrit en 1139 l'emploi du « feu liquide » qui avait assuré les victoires de Byzance ; il reparait périodiquement sur les berges de l'Yser ou du Mékong. Vainement, les traités d'alchimie ont mis en garde contre le danger des inventions ; ce sont les alchimistes qui ont été brûlés.

Le bien et le mal sont enchaînés comme deux forçats l'un à l'autre ; les bonnes intentions engendrent parfois des effets funestes. C'est pour épargner les populations indiennes épuisées par le travail des mines que Las Casas suggéra aux Espagnols de les faire aider par des noirs. Ainsi commença l'embarquement pour l'Amérique de millions d'Africains sur les vaisseaux négriers bénis par les prêtres catholiques et les clergymen. C'est l'emploi de la machine à épilucher le coton, comme vous le montrez dans *Fleuve profond, sombre rivière*, qui remplaça l'esclavage patriarcal dont les noirs venaient d'être libérés par l'esclavage économique, partagé cette fois avec les blancs pauvres, ne laissant aux premiers que la consolation de la danse et des negro-spirituals.

Longtemps, la défense d'un ordre religieux dont la doctrine s'était sclérosée a été érigée en système oppressif. Si les vues de Copernic n'étaient pas formellement condamnées, elles dérangeaient. En supposant une divinité infuse dans la nature toute entière, les opinions divergentes semblaient offenser Dieu ; en fait, elles étaient rejetées parce qu'elles diminuaient l'importance de l'homme et le réduisaient à n'être qu'un élément de l'ensemble. Plutôt que de courir le reproche de contester la règle par ses convictions, il sembla plus commode de l'enfreindre par sa conduite. Mieux valait penser bien et vivre mal. « Vous exagérez l'hypocrisie des hommes, dit l'interlocuteur de Zénon. La plupart pensent trop peu pour penser double. » Ce qu'on ne comprenait pas était qualifié de magie, comme la médecine actuelle baptise allergie les maladies qu'elle n'explique pas.

En ce sens, la magie est présente partout et on n'a pas fini de la traquer. Magie des rites et des symboles, des tentures et des costumes, des orgues et des tambours qui mettent en scène les offices et les exécutions capitales. Magie des sons qui charment, excitent ou déchirent l'âme. Magie des mots dont jouent les poètes

et les hommes d'État. Magie des sciences qui donnent aux mortels des pouvoirs qu'ils avaient cru jadis inaccessibles.

A ces divers enchantements, énumérés par vous dans quelques pages éblouissantes de l'*Œuvre au noir*, il faut en ajouter un autre dont les sortilèges se devinent dans chacun de vos livres, celui du corps humain, chef d'œuvre plastique, laboratoire autonome où s'accomplissent avec précision toutes les fonctions de la vie, support de l'intelligence ordonnatrice et de l'extase irréfléchie, dénaturé naguère par le concept chrétien de l'indignité de la chair et, plus près de nous, par la nausée sartrienne.

Marie-Madeleine, par votre bouche, dit joliment : *Je comprenais que ce Dieu hors la loi avait dû se glisser un matin hors des portes de l'aube, laissant derrière lui les personnes de la Trinité étonnées de n'être plus que deux.* Un chant nègre prête ces paroles à Jésus : *Qu'on me prépare un corps, je vais parmi les hommes..*

Grecs et Romains ont cultivé leur corps et leur esprit conjointement. La notion de la pourriture finale ne les détournait pas d'admirer la merveille d'agencement et de communion que présente l'enveloppe charnelle, le mouvement et la chaleur du sang qui trompent la solitude et nous accorde notre parcelle d'éternité. Vous avez célébré à maintes reprises les trois mystères du corps : le sommeil, l'amour et la mort.

En soustrayant un tiers de notre vie consciente, le sommeil la prolonge paradoxalement. Chaque nuit, il nous plonge dans un océan d'absence dont nous émergeons, lavés de notre fatigue et même de nos songes.

L'amour, en poussant jusqu'à l'obsession le besoin du corps de l'autre alors que nous accordons peu d'attention au nôtre, n'est pas un moindre prodige à condition de ne pas tenir pour une fin la volupté, ce « moment passionné du corps » car se borner à l'amour physique sans y mêler le cœur, c'est moins insulter la volupté que « la chair elle-même, cet instrument de muscles, de sang et d'épiderme, ce rouge nuage dont l'âme est l'éclair ».

La mort enfin, « cette vieille maîtresse de Dieu », qu'on présente comme une porte ouverte sur l'immortalité, n'est-elle pas le suprême holocauste que puisse offrir le saint et le héros en sacrifiant ce qu'ils ont de plus cher : leur corps ?

Hadrien, sur son déclin, considérait sans illusion l'avenir de l'Empire, le destin de l'énorme appareil de paix civile et militaire dont il avait été l'architecte. Il mesurait la fragilité des civilisations lentement élaborées dont la complexité requérait pour se maintenir une réunion de circonstances précaires. D'autres peuples viendraient, moins raffinés et plus avides, d'autres prophètes, d'autres conceptions de l'ordre et de la beauté.

Simon Adriansen, au XVI^e siècle, croyait percevoir une immense espérance, *le souffle de sincérité naturelle qui passait sur le monde, le mensonge de toute loi compliquant l'œuvre de Dieu, l'approche d'un temps où la simplicité d'aimer serait égale à la simplicité de croire.*

Périodiquement, un généreux élan de l'humanité l'incite ainsi à se réformer, à renouveler ses codes religieux, sexuel et esthétique, à se délivrer d'entraves périmées. Les artistes abstraits, les pères conciliaires et les hippies ont étanché à la même source de Jouvence une soif trop longtemps contenue.

La cruauté et la sottise dont l'univers donne le spectacle quotidien ne font pas honneur à la création. Van Gogh avait son avis là dessus : « Il ne faut pas juger Dieu sur le monde qu'il a créé. C'est une esquisse, mais elle est mal venue ». Les propos admirables qu'échangent, au terme de leurs expériences respectives Zénon et le prieur des Cordeliers aboutissent à une conclusion analogue : *Je n'ai jamais vu, dit le moine, que Dieu intervint directement dans nos affaires terrestres. Dieu se délègue. Il n'agit qu'à travers nous, pauvres hommes. Peut-être n'est-il dans nos mains qu'une petite flamme qu'il dépend de nous d'alimenter et de ne pas laisser éteindre : peut-être sommes-nous la pointe la plus avancée à laquelle il parvienne.*

Peut-on appeler pessimisme la lucidité avec laquelle vous dressez *Sous bénéfice d'inventaire* le bilan de notre époque à propos de l'« Histoire Auguste » : *Nous avons appris à reconnaître ce gigantisme qui n'est que la contrefaçon malsaine d'une croissance, ce gaspillage qui fait croire à l'existence de richesses qu'on n'a déjà plus, cette plethore si vite remplacée par la disette à la moindre crise, ces divertissements ménagés d'en haut, cette atmosphère d'inertie et de panique, d'autoritarisme et d'anarchie, ces réaffirmations pompeuses d'un grand passé au milieu de*

l'actuelle médiocrité et du présent désordre, ces réformes qui ne sont que des palliatifs et ces accès de vertu qui ne se manifestent que par des purges, ce goût du sensationnel qui finit par faire triompher la politique du pire, ces quelques hommes de génie mal secondés, perdus dans la foule des grossiers habiles, des fous violents, des honnêtes gens maladroits et des faibles sages. Agrippa d'Aubigné n'aurait pas désavoué cette gravure au burin. Quel choix reste-t-il au poète qui « rejette la solution antique, qui était la justice, sans adopter la solution chrétienne, qui serait le pardon, ni ces solutions de la sagesse laïque qui sont la compréhension, le dédain, l'indifférence ? »

Pour les alchimistes, la phase la plus difficile de l'œuvre au noir était la séparation. La plus périlleuse aussi parce que, l'opération accomplie, il ne demeura't plus au fond de l'alambic qu'un sombre résidu. Les acides de la recherche ayant brûlé l'objet même de ces recherches, le sujet et l'objet se confondaient. On n'aboutissait finalement qu'au pourrissement de la substance, à la dissolution des formes, à la débâcle de l'esprit s'acharnant sur le néant. C'est pourquoi Zénon choisit la mort véritable après la « mors philosophica. » En sommes-nous là ?

* * *

Je crains, Madame, d'avoir donné d'une œuvre aussi dense que la vôtre un aperçu inexact, en tous cas incomplet. Kipling affirmait : « Le premier imbécile venu peut écrire mais seulement un imbécile sur deux peut faire de la critique littéraire. » J'accepte cette circonstance atténuante. Je m'en voudrais qu'on pût déduire de ce commentaire que le magnifique écrivain que nous avons le plaisir d'accueillir ne s'est arrêté qu'à l'aspect négatif de l'histoire. Que de pages disent dans une langue incomparable la joie de vivre dans un site accordé à l'âme, la douceur d'aimer les êtres et les choses. Celui qui nourrit des aspirations aussi vives à la paix et à la justice ne désespère pas ; ses découragements attestent la vigueur de sa foi. Mais il y a des époques où la patience se lasse, où l'idéal plus que jamais bafoué jette un cri de détresse, où l'excès d'erreurs et d'iniquités révèle que l'ordre apparent n'est que désordre. « Il arrive des moments, écrivait Jacques

Rivière à Alain-Fournier, où l'esprit d'une race, d'une classe, de l'humanité même se transforme, où un nouvel ordre moral ou social s'instaure. La vie veut se tourner de l'autre côté ».

La vie veut se tourner de l'autre côté ! Lasse des mauvais rêves qui l'assaillent et la laissent au réveil vaguement coupable, elle voudrait entrer dans une ère plus juste et plus heureuse. Nous sommes à l'un de ces carrefours où il importe de choisir la voie du salut. C'est possible ; disons même que c'est urgent. Le processus est en marche. Les facultés humaines sont mises en question, l'humanisme en accusation.

Étudiant Thomas Mann, vous avez remarqué que sous la poussée des nouvelles connaissances, dites sciences humaines, s'instituait *une autre forme d'humanisme aux aguets de tout ce qui, en nous, dépasse les ressources et les aptitudes ordinaires... humanisme tourné vers l'inexpliqué, le ténébreux, voire l'occulte (qui) semble de prime abord s'opposer à l'humanisme traditionnel. Il en est bien plutôt l'extrême pointe et l'aile gauche.*

Loin de prétendre, comme certains radicaux puérils, qu'il faut faire table rase du passé, les authentiques révolutionnaires sont ceux-là qui, à l'instar de Zénon et de vous-même, *secrets par nécessité, téméraires, semble-t-il, en dépit d'eux-mêmes et, par une sorte de compulsion interne, véritablement conservateurs... ne laissent rien perdre d'une accumulation de richesses millénaires et (sont) cependant subversifs dans leur continuelle ré-interprétation de la pensée et de la conduite humaine. Pour des esprits de ce genre, toutes les sciences et tous les arts, les mythes et les songes, le connu et l'inconnu, et la substance humaine elle-même, font l'objet d'une investigation qui durera autant que la race.*

Discours de M^{me} Marguerite Yourcenar

C'est avec émerveillement, mon cher Carlo Bronne, que je vous ai vu aller et venir avec tant de bonne grâce et d'aisance à travers mes livres et les circonstances de ma vie. Cette promenade autour de moi-même me révèle une variété de points de vue dont certes je connaissais l'existence, mais devant lesquels je n'avais pas toujours songé à m'arrêter jusqu'ici : vous m'apprenez à entrer un peu plus avant dans cette cellule de la connaissance de soi dans laquelle Sainte Catherine de Sienne nous conseille de vivre. Quand j'ai lu, il y a quelques années, votre *Promenoir des Amis*, où vous avez recueilli certains de vos discours de bienvenue à l'Académie, j'avais goûté le charme qui s'en exhale, et fait un peu songer aux allées doucement ensoleillées des peintres du XVIII^e siècle, où, dans un paysage choisi, s'entre-tiennent des personnages dont on sent que les propos alternés sont à la fois exacts et amènes comme les musiques du temps. Je ne me doutais pas alors que je serais appelée un jour à faire comme à votre bras cette même promenade, et à tâcher de faire ma partie dans un amical duo. Je commence donc par vous remercier, et par remercier tous nos collègues dont le choix m'a appelée ici, à titre étranger, et en même temps si peu étranger, puisque ma famille maternelle et ma naissance furent belges, et qu'un de mes livres a pour arrière-plan l'un des moments les plus émouvants de l'histoire de votre pays.

Il m'arrive de me dire, *d'aimer à me dire*, que, plutôt que moi, c'est peut-être tel de mes personnages, ces personnages que je me plais à imaginer continuant à partager ma vie, que vous avez, à travers moi, invités dans votre compagnie : le médecin-philosophe Zénon, né à Bruges d'une mère flamande, à cause de son traité des *Prothéories*, ou, pour quelque recueil de sermons qu'il aura peut-être publié à mon insu, le wallon Jean-Louis de Berlaimont, prieur des Cordeliers. Si cela est, ils vous remercient par ma bouche. Mais leur présence n'est pas ici la seule présence invisible. Vladimir Nabokov, dans un roman moins scandaleux que la délicieuse *Lolita*, et aussi moins célèbre, nous raconte l'histoire d'un professeur russe, d'un professeur *de* russe, Pnin

au nom imprononçable. Ce charmant Pnin, que les hasards de notre époque ont amené aux États-Unis, se trouve, après une série de contretemps quasi picaresques, faire une conférence dans une petite ville du centre ouest américain. Son public n'est pas très nombreux ; il n'est pas non plus très compréhensif ; il se compose surtout de dames de province qui ont d'avance leur opinion sur le sujet que Pnin va traiter. Le mélancolique professeur regarde, par-delà ces quelques personnes, la salle mal éclairée avec ses nombreux rangs de chaises vides, et il remplit celles-ci d'un auditoire idéal, ses amis disparus, ses parents morts. Dans des circonstances bien différentes de celles de Pnin, puisque l'auditoire que j'ai en ma présence suffit pour me combler, je fais cependant comme lui : j'imagine au fond de cette salle, venus sans qu'on aît eu à les pourvoir de cartes d'invitation, une dame en costume 1900 que je n'ai jamais connue, puisque sa vie et la mienne n'ont coïncidé que pendant une dizaine de jours, mais qui, me dit-on, aimait les livres ; et, plus loin encore dans le temps, « l'oncle » Octave Pirmez, qui sans doute eût trouvé place parmi vous si votre compagnie avait existé il y a un siècle. Je fais plus : c'est au sein même de votre groupe que j'ajoute aux amis présents les amis devenus invisibles : l'écrivain de langue espagnole Ventura Garcia Calderon, admirable peintre des péons indiens vivant et mourant sur les pentes gigantesques des Andes, dont je vins célébrer à Bruxelles l'élection à l'Académie, chez notre amie Madame Errera (autre invisible que je salue amicalement au passage), il y a déjà près de trente-cinq ans. Puis Jean Cocteau dont vous avez raison de dire, cher Carlo Bronne, que je place très haut l'œuvre de sorcier presque trop habile, certes, à s'entourer des prestiges de la mode, mais accomplissant, comme sous le feu des projecteurs, des incantations souvent dangereusement authentiques, — celui qui pour tous ceux qui l'ont tant soit peu connu reste à jamais Jean tout court, Jean à la signature étoilée. Colette, que je ne vis qu'une seule fois, déjà étendue sur sa chaise-longue de malade, qui me fit il y a vingt ans l'accolade du général au modeste lieutenant, et dont je reçus le plus succinct des éloges (ou du moins ce que j'espère pouvoir ranger parmi les éloges) : « les *Mémoires d'Hadrien* ? Nom de Dieu ! » ... Et enfin, parmi les membres véritablement autochtones de notre compagnie,

Albert Guislain, que je n'ai jamais rencontré, mais qui voulut bien écrire sur mon dernier ouvrage un article dont la générosité m'émut, et m'émut plus encore quand je sus qu'il l'avait écrit à son lit de mort et que ce fut son dernier texte publié. Je ne lui ai donc jamais adressé le message de gratitude que je lui devais ; je me permets de le faire ici. Quand aux vivants de cette compagnie dont les écrits ont été pour moi un stimulant ou un aliment, je ne les nommerai pas, de peur de m'engager dans une énumération trop longue. Il me suffit de remercier dans son ensemble, présent ou invisible, cet auditoire de l'amitié.

* * *

Mesdames,
Messieurs,

Je vous avoue que lorsque j'appris que j'aurais l'honneur de faire en votre présence l'éloge du regretté professeur Benjamin Woodbridge, j'ignorais de lui l'œuvre, et même le nom. Le professeur ne m'en voulut pas de cet aveu : il savait assurément trop bien ce qu'est la renommée discrète, et j'oserais dire la gloire obscure de l'érudit, connu seulement de ses pairs, de ses disciples, et de ceux qui, brièvement ou durablement, se sont aventurés dans la même spécialité. Thomas Mann aimait à dire qu'il avait été au cours de sa vie le spécialiste successif d'une demi-douzaine de spécialités : la proto-histoire, l'égyptologie et l'histoire des religions pour *Joseph*, la médecine pour *La Montagne Magique*, la musique pour *Le Docteur Faustus*, le Moyen-Age pour *L'Élu*, et même les affres du retour d'âge féminin pour *Le Mirage*. Sans me comparer au grand écrivain allemand, il me semble parfois avoir été le spécialiste successif, ou intermittent, d'un certain nombre de spécialités : aucune de celles-ci ne m'avait amenée sur les terres du professeur Woodbridge.

Mais je tenais, pour vous en faire part, à savoir de lui le plus possible. Pour cet Américain qui cessait brusquement d'être pour moi un inconnu et un étranger, je m'essayais donc à faire, mais en plus court, ce que j'avais tenté pour Hadrien, ce que je fais tant bien que mal pour toutes les créatures humaines dont il

m'arrive d'avoir à écrire. Je partis à sa recherche : je tentai de tout lire de lui et sur lui, et même de recueillir à son sujet quelques témoignages oraux. Cette quête me prouva une fois de plus que le temps n'est pas toujours le pire obstacle qui nous sépare d'un être. J'aurais pu rencontrer personnellement le professeur Woodbridge, mort il y a moins de deux ans. Vingt ans seulement me séparent de lui sur l'échelle des générations. Ce n'était pas non plus un personnage perdu dans un autre hémisphère : une partie de mon existence s'écoule depuis bon nombre d'années sur l'autre rebord de ce continent américain où Benjamin Mather Woodbridge, né en 1884 dans le Massachusetts, pratiqua toute sa vie dans un collège du vaste Ouest l'absorbant métier de professeur. De nombreuses personnes l'ayant connu auraient pu être interrogées. Mais, dans un collège ou une université des États-Unies, comme assurément partout ailleurs, les êtres se succèdent à une cadence rapide, élèves, et même professeurs, et les événements et les points de vue vont plus vite encore. Un homme disparu après avoir été déjà en retrait pendant quelques années du fait de la maladie ou de l'âge n'est bientôt plus qu'un nom, honoré certes, maintenu présent par l'existence de fiches dans un des casiers de la bibliothèque, ou peut-être par une plaque apposée à un mur dans l'une des salles où il a travaillé, un nom conservé, ou, ce qui importe plus encore, quelques idées conservées çà et là au fond de la mémoire de quelques élèves disséminés par le monde, et ayant appris quelque chose de lui. Les membres de sa faculté l'ayant connu et pouvant répondre à mes questions semblaient évanouis ou impossibles à atteindre, à moins d'insister jusqu'à faire, et sous des monceaux de neige, un voyage vers la côte du Pacifique presque aussi long que celui qui, dans une direction opposée, m'a amenée ici. Dans un vers admirable, le poète Théophile a noté qu'un homme mort hier est aussi mort qu'Alexandre : en apparence au moins, Benjamin Woodbridge était aussi mort que son maître tant admiré Gustave Lanson, aussi mort que Joseph Bédier ou que Gabriel Naudé, aussi mort qu'un érudit latin qui aurait écrit du temps des Césars sur le roman grec.

En même temps, il était tout aussi présent, et, pour ainsi dire, aussi inamovible. Ses écrits existaient. J'avais réussi, non

sans quelque peine, à me les procurer, car ces textes, souvent enfouis dans les tomes majestueux de collections ou de revues savantes, ne se trouvent pas, comme les ouvrages les plus vendus du mois, à l'étal d'un drugstore. Mais ses écrits existaient ; on continuerait à se référer à eux quand on aurait à s'occuper de mémoires apocryphes ou de romans à clefs du XVII^e siècle français, ou des maîtres du roman belge du XIX^e siècle. Écrits solides qui restent la plupart du temps discrètement à leur place dans quelque coin de bibliothèque, mais qu'un homme de la partie ouvre çà et là avec l'espoir d'y trouver un nom, une date, une hypothèse qui confirmeront ou modifieront peut-être son point de vue, et dont les titres figureront dans les bibliographies d'ouvrages traitant du même sujet jusqu'à la fin des temps et des bibliographies.

Mais je me rends compte que Benjamin Woodbridge fut aussi et surtout un professeur, et qu'en vous parlant des quelques ouvrages qui nous restent de lui, je ne vous offre donc qu'une image incomplète de lui-même. D'après le témoignage le plus complet et le plus ému que je possède sur lui, celui de notre collègue, M. Gustave Vanwelkenhuyzen, qui voulut bien me faire parvenir la notice qu'il écrivit sur Benjamin Woodbridge au lendemain de la mort de celui-ci, cet érudit était avant tout un enseignant, possédé à la fois par l'amour des œuvres qu'il avait pour mission de faire connaître à ses élèves, et par une affectueuse sympathie envers ces derniers. Une de ses lettres nous en fournira la preuve :

« Il m'a toujours semblé que le but de ma vie était d'initier les jeunes aux beautés de mes auteurs favoris, — peu importe la langue. J'ai enseigné le grec et le latin (quand il n'y avait personne de mieux entraîné à le faire) aussi bien que le français, l'italien et l'espagnol. J'ai pensé que je pourrais mieux diriger mes élèves dans leurs recherches si j'en faisais un peu moi-même. Et puis, je me suis plu à cela. »

Cette modestie est émouvante. Maurice Wilmotte, dans sa préface au *Roman Belge Contemporain*, publié par le professeur Woodbridge en 1930, dit avoir été sensible tout d'abord à cette humilité qui se dégageait de la personne de l'auteur, et sans doute de sa conversation, et qu'il définit à l'aide d'épithètes qui laissent, il me semble, quelque chose à désirer :

« Lorsque j'eus le grand plaisir de faire la connaissance de M. Woodbridge, ce qui me frappa davantage dans son aspect extérieur, ce fut un mélange parfait d'une douceur un peu humiliée et attendrie et de fermeté très consciencieuse. » Douceur humiliée et un peu attendrie : ces deux adjectifs ne me paraissent pas du tout convenir au style du professeur, marqué plutôt de cette fermeté que Wilmotte lui reconnaît aussi, ni à l'expression intense et énergique de son visage, tel que me le révèle une photographie. Mais Maurice Wilmotte avait sans doute peu l'habitude de l'humilité chez les littérateurs, et celle de Benjamin Woodbridge l'a probablement dérouté. *Humilitas* : ce mot si peu compris de la plupart de nos contemporains, cette qualité de tout temps si rare quand elle est sincère, qui consiste à ne pas exagérer notre importance individuelle par rapport aux idées, aux êtres et aux choses. Il y avait sans doute chez Woodbridge l'humilité du professeur mis tout entier au service de ses élèves ; il y avait aussi celle de l'érudit et du critique qui ne profite pas de ses écrits pour étaler ses vues favorites, mais s'efforce honnêtement de mettre dans tout son jour l'objet contemplé. C'est à ces deux qualités d'humilité et de rigueur que Benjamin Woodbridge, qui écrivait peu, et qui, on l'a vu, attachait relativement peu d'importance aux recherches dont ses livres étaient sortis, doit d'avoir laissé ce remarquable ouvrage qu'est son étude sur *Le Roman Belge Contemporain*, ou, pour préciser, sur le roman belge du dernier tiers du XIX^e siècle et des premières années du XX^e.

Faut-il le dire ? En ouvrant un exemplaire un peu jauni de ce volume, je n'espérais guère de grande révélation. Je savais vaguement (c'est-à-dire mal) ou plutôt croyais savoir que quelques romanciers belges avaient suivi la filière du naturalisme, et produit des œuvres dont plusieurs parurent choquantes de leur temps, et nous paraîtraient peut-être ou surannées ou anodines. J'exceptais de ce court jugement Charles De Coster, mais, n'ayant lu de lui que quelques extraits, ce qui me revenait à l'esprit quand je pensais à Thyl Ulenspiegel, c'était l'image que Félicien Rops a laissé du sonneur pendu à ses cloches. Lemonnier ne m'était qu'un nom ; Eekhoud pas même un nom. Le livre volontairement modeste de Benjamin Woodbridge m'ouvrit un monde. Quoi ? ces prosateurs belges d'entre 1860

et 1900 avaient lutté pour donner forme à des émotions ou à des idées qui parfois corroboraient ou préfiguraient les nôtres, et ce que leur style pouvait avoir de vieilli ne faisait que rendre plus sensible la pérennité des sujets, comme la permanence du corps humain s'affirme sous des vêtements qui ne sont plus ceux de nos modes. Fait trop oublié, du moins par moi : ces romanciers belges avaient été les contemporains d'Ibsen et de Tolstoï : les secousses annonciatrices de séismes futurs, qui avaient pour épacentres Iasnaia Poliana, où un vieil homme rugissait contre l'injustice et l'hypocrisie, et la maison bourgeoise d'un faubourg de Christiania, où l'ex-pharmacien Ibsen concoctait des élixirs trop puissants pour son temps, et même pour le nôtre, — ces secousses s'étaient fait sentir dans la plantureuse et cordiale Belgique de la fin du XIX^e siècle, trop occupée à s'édifier économiquement et matériellement pour être déjà précisément un temple de l'esprit.

A mesure que je tournais les pages du professeur Woodbridge, je m'apercevais que Lemonnier n'était pas qu'un imitateur de Zola, enrichi des truculences du terroir flamand ; il avait touché à des problèmes encore, et plus que jamais, actuels. Cette vie simple que la Fréda d'*Un bon Amour* cherche à retrouver par-delà les routines égoïstes de sa propre existence et celle d'une société sclérosée était, j'en conviens, un vieux mythe de l'âge d'or, dont M. Jean Terrasse vous parlerait mieux que moi, mais je voyais du fond de l'Inde un petit homme malingre au torse nu, assis devant un rouet, hocher approbativement la tête, et les Enfants de la Fleur, de façon parfois plus ou moins aberrante, rêver de nouveau, au pays du professeur Woodbridge, ce grand rêve d'une vie plus libre parce qu'elle est plus désencombrée. Ces faunes flamands me faisaient repenser au garde-chasse de D. H. Lawrence, perdu, ou plutôt rentré, en pleine nature ; les problèmes du couple, les mêmes qui préoccupent aujourd'hui Madame Lilar, étaient fermement posés. Les ouvriers et les paysans de Lemonnier et d'Eekhoud étaient frères de ceux que nous aimons dans les peintures noires de Van Gogh. Je découvrais un peu tardivement qu'Eekhoud, dans *Escal Vigor*, avait traité avec sympathie en 1899 un sujet dit interdit et dit scandaleux que j'avais moi-même abordé trente ans plus tard dans mon premier livre, et ses *Voyous de velours* n'étaient pas loin

de me faire songer à ceux de Genêt. De ces grands paysages de la Campine de Georges Virrès, que le professeur comparait si bien aux landes de Hardy, de ces histoires de démoniaques et de possédés qui, par delà Ensor, remontaient à Bosch, se dégagait une atmosphère de surnaturel bien près d'être du surréalisme ; une nouvelle ayant pour sujet un transplant du cœur devenait, vue à travers près d'un siècle, un roman d'anticipation. Les essais qu'un érudit américain avait consacrés en 1929 à ces romans belges d'entre 1860 et 1900 m'aidaient à les mieux comprendre en 1971, et m'incitaient, toute affaire cessante, à m'occuper d'eux. Quel plus bel éloge faire d'un critique ?

On s'est étonné à l'époque que Woodbridge se soit montré si peu choqué d'œuvres qui, de leur temps, avaient parfois retenu l'attention du parquet. Wilmotte expliquait ce phénomène par le fait qu'un Américain en a vu bien d'autres, et que ce grand pays bigarré, point encombré de traditions, est accueillant aux manifestations les moins usuelles des lettres et des arts. Beau compliment à la liberté intellectuelle américaine, mais qui demande une forte mise au point. Au risque d'énoncer ce qui peut paraître un paradoxe, j'explique autrement les raisons de cette clairvoyante sympathie pour telles œuvres auxquelles on reprochait, dans leur pays même, leur « humanitarisme confus », leurs « vagues théories politico-sociales », ou encore leur « nihilisme goguenard ». Tout d'abord, cet étranger n'était pas, comme l'eût été un Belge, biaisé à l'avance par les partis pris de la politique locale : il n'avait pas à dénigrer dans Virrès un catholique et un clérical, ou à Vilipender en Lemonnier un radical ou un socialiste. Il n'avait pas non plus à éprouver, devant certaines peintures des côtés sombres d'une société, ce petit choc de patriotique pudeur qui fait que certains Italiens, il y a quelques années, ne parlaient qu'avec embarras du *Voleur de Bicyclettes*.

Mais il y a plus : à travers treize générations de pasteurs protestants, Benjamin Mather Woodbridge remontait au redoutable prêcheur puritain du XVII^e siècle, Cotton Mather, et au père de celui-ci, Increase Mather, autre ministre protestant qui fut l'un des chefs de file de la Nouvelle Angleterre, puis, au grand-père Richard Mather, prédicant lui aussi et traducteur des Psaumes, qui s'exile de l'Angleterre de Charles I^{er}. On ne fait

pas mieux en matière de noblesse de robe, et de rabats, ni d'austérité. Voilà qui aurait dû, à première vue, le détourner d'*Un homme en amour* ou du *Tribunal du Chauffoir*, mais il arrive que dans l'alchimie des générations, la rigueur morale puisse se transformer en rigueur intellectuelle. Le puritanisme est chez nous mal vu : nous savons trop ce qu'il peut engendrer d'hypocrisie, d'arrogance, de goût de l'argent et du pouvoir compensant les plaisirs dont on se prive, et finalement d'excès en sens contraire, aussi dangereux que le rigorisme l'était. Mais nous avons tort d'oublier que ces premiers puritains qui secouèrent de leurs souliers la poussière du Londres des Stuarts étaient à leur façon des contestataires : eux aussi étaient en quête d'une vie plus simple, réduite à ses éléments de base, dépouillée d'artifice et d'hypocrisie. Quelque chose de leur vigueur a subsisté chez ceux qui furent directement les maîtres de la génération de Woodbridge : Thoreau, épris des solitudes de la Nouvelle-Angleterre comme Woodbridge allait l'être du Mont Greylock dans le Massachusetts et des forêts du Colorado, et déjà prophétiquement inquiet des déprédations de l'homme ; Emerson, que Maurice Maeterlinck appelait le bon pasteur matinal, dont la méthode est une sorte de modeste Tao, et même le fougueux Whitman. Leur tradition d'héroïque entêtement est pour beaucoup dans la lutte menée de siècle en siècle par les Quakers en faveur du droit et de la justice ; on la retrouve aussi, sous des aspects qui leur seraient, certes, insolites, dans les dissidences les plus radicales d'aujourd'hui. Je ne doute pas, quant à moi, que ce sérieux robuste, cet humanitarisme toujours inclus ou virtuel au fond de la conscience puritaine, ce goût de la contestation et du libre examen n'aient aidé Woodbridge à apprécier le miltonique Satan de De Coster « triste jusqu'au jour de la Justice », et le génie de la protestation symbolisé par son Ulenspiegel, l'âcre pitié qui suinte des écrits de Lemonnier ou d'Eekhoud, ou encore les amères réflexions de Demolder sur l'écart qui subsiste entre le jugement et la chose jugée. Peut-être tient-il aussi de ces solides Puritains du XVII^e siècle le goût de la verdure du langage, qui lui fait se plaire à la truculence de certains dictons flamands.

Dans un autre ouvrage, le seul qu'il écrivit, je crois, outre son étude sur le roman belge, et qui consiste en une érudite

dissertation sur un publiciste un peu gueux du XVII^e siècle français, Gatien de Courtitz, sieur du Verger, le professeur Woodbridge explique l'intérêt que présente pour lui ce personnage assez louche, qui fabriquait pour les libraires de Hollande des romans à clefs et des mémoires apocryphes, dont les plus connus sont ceux de d'Artagnan, où puisa plus tard Dumas. L'œuvre de ce Courtitz lui semble contenir, dans son fatras pauvrement journalistique, une veine de réalisme et d'authentique picaresque. Selon lui, les protagonistes du roman picaresque auraient pour principal mobile « de démasquer leurs semblables... Victimes eux-mêmes de l'ordre social, ils offrent aux opprimés toute la sympathie dont ils sont capables... L'esprit picaresque, comme l'esprit réaliste, est inspiré par la réaction contre une fausse conception de la vie. Tous deux sont des défis à l'imposture ou à ce qu'ils considèrent comme tel. »

Cette définition du picaresque est-elle exacte ? Elle est en tout cas révélatrice et nourrissante. Elle m'aide à comprendre l'intérêt de l'auteur, non seulement pour Thyl Ulenspiegel, mais pour *L'Enfant du Crapaud* et *Le Cycle Patibulaire*. Il est certain aussi que la méthode scientifique de l'érudit, souvent presque trop rigide, je l'avoue, chez Benjamin Woodbridge, tend à lui faire accepter tels quels les parti-pris stylistiques d'un individu ou d'un temps, et permet à l'auteur du *Roman Belge contemporain* de prendre avec calme des outrances lyriques ou des gaucheries de langage qui nous gênent chez certains de ses sujets, et qu'il se contente tout au plus de cocher d'un trait léger. Un historien de la littérature n'est guère, par définition, apte à dédaigner les modes littéraires surannées, ni à particulièrement s'engouer de celles qui triomphent de son temps, et il en va de même, pour un esprit sérieux, des modes intellectuelles et morales. L'homme qui dénonçait tranquillement dès 1934, dans une brève critique enfouie dans une revue savante, les excès de la technologie moderne à une époque où celle-ci n'avait encore que peu de contestataires, et s'inquiétait de l'avenir de son pays qui lui semblait « avoir mordu plus qu'il ne pouvait mâcher », était capable de penser à contre-courant. C'est cette indifférence aux modes, qu'elles soient de sentir ou d'écrire, qui explique, il me semble, qu'il se soit consacré vers 1930 à des auteurs qui, sauf

peut-être Charles De Coster, entraient alors dans leur purgatoire littéraire, ou s'y trouvaient depuis quelque temps déjà, mais dont il constatait l'intérêt humain.

Je m'aperçois, Mesdames et Messieurs, que je viens d'esquisser le portrait d'un Américain à la fois exceptionnel, parce qu'aux États-Unis comme ailleurs ces grandes qualités sont rares, et typique, parce que c'est peut-être encore dans le milieu et la profession qui furent siens qu'on les rencontre le plus fréquemment. Malgré sa connaissance approfondie de cinq langues et de cinq littératures européennes, Woodbridge passa aux États-Unis la presque totalité de sa longue existence, ce qui rend plus remarquable encore qu'il ait écrit notre langue avec cette perfection aisée caractéristique des étrangers d'autrefois, mais qui devient rare à notre époque, en dépit des facilités de communication et des moyens audio-visuels dont nous nous flattons. Une telle perfection n'est en effet basée sur rien d'extérieur, mais sur l'attention et l'amour. Benjamin Woodbridge ne fit en tout que deux séjours en Europe : du premier, il ramena de France sa femme, qu'il aimait à appeler sa collaboratrice, empruntant, pour s'adresser à elle, les tendres expressions d'un vieux trouvère français. Du second séjour, il ramena son livre sur le roman belge, qu'il espérait augmenter d'un second volume. Cette suite ne fut jamais composée, mais ses nombreuses études sur Franz Hellens et Jean Tousseul, et un article sur Octave Pirmez, nous donnent une idée de ses préparations. Ce même attachement à une littérature trop négligée lui fit commencer, dans la bibliothèque de son lointain collègue de la côte pacifique, une importante collection consacrée exclusivement à la littérature belge, la seule de son genre, je crois, qui existe aux États-Unis. « Et puis, je me suis plu à cela... » Son labeur désintéressé de sympathie continuait.

J'arrête ces réflexions sur cette espèce de trait d'union entre deux pays qui comptent pour moi, la Belgique et les États-Unis. Je m'excuse presque auprès de cet homme modeste d'avoir si longtemps parlé de lui. Mais je crois comprendre que Benjamin Woodbridge, élu par vous en 1948, n'eut jamais l'occasion de siéger dans votre compagnie ; il m'a paru qu'on lui devait à la fois un discours de réception et un discours de départ. Osant

me citer pour finir, je rappellerais que j'ai autrefois fait dire à l'empereur Hadrien, à propos de l'apothéose de son prédécesseur, qu'un prince a droit à cette espèce d'introduction dans la tombe avant les siècles de gloire et les millénaires d'oubli. En ramenant ces propos à notre modeste échelle, je continue à y souscrire. Nous sommes tous d'accord pour penser qu'un homme qui a généreusement répandu dans son pays la connaissance des langues et des littératures étrangères, à un moment où le monde est à certains points de vue plus morcelé que jamais, mérite, à son rang, et au nôtre, autant d'honneurs qu'un bon prince.

Le vaste domaine de Vicente Aleixandre

Communication de M. Edmond VANDERCAMMEN
à la séance du 16 janvier 1971

Un des principaux ouvrages de Vicente Aleixandre s'intitule *En un vasto dominio* (Revista de Occidente - Madrid, 1962). Pour nous introduire en ce « vaste domaine », l'auteur nous fait connaître le sens de sa vocation de poète. Il avoue, par exemple, qu'il écrit

*Pour le menaçant et le menacé, pour le bon et le triste,
pour la voix sans matière
et pour toute la matière du monde.*

Telle confession m'a paru capitale à l'instant où je reprenais les œuvres de ce grand écrivain afin d'en dégager quelques profondeurs parmi les plus humaines et les plus originales. Car la pensée lyrique de Vicente Aleixandre confère à l'acte de vivre une signification qui dépasse largement les « circonstances » dans lesquelles il s'accomplit. Ainsi entrons-nous dans une poésie jaillissante, vitale, cosmique.

Vicente Aleixandre naquit à Séville en 1898 et passa presque toute son enfance à Malaga. Il n'oubliera jamais les rivages méditerranéens et le souvenir de leur clarté viendra sans doute à son secours lorsqu'il faudra lutter contre certaines ombres apparues dans son existence.

A Madrid, il obtiendra le grade de licencié en droit et le diplôme de l'École supérieure de commerce. Employé dans une entreprise industrielle, il devra bientôt abandonner sa profession à cause d'une grave maladie. A partir de sa convalescence,

c'est-à-dire vers les années 1926-1927, il ne se consacre plus qu'à ses activités littéraires et, singulièrement, à la poésie. Il fut reçu à la « Real Academia española » en janvier 1950.

Ambito, son premier livre (1924-1927), révèle déjà une attachante personnalité qui ne fera que grandir au sein d'une génération de poètes dont on a pu dire qu'elle représente un nouveau Siècle d'Or espagnol, celui-ci illustré par des noms comme ceux de Jorge Guillén, Gerardo Diego, Pedro Salinas, Federico García Lorca, Rafael Alberti, Dámaso Alonso, etc. Il ne s'agit pas réellement d'école et si une exaltation commune anime ces auteurs dans leur volonté d'expression, chacun d'eux choisit sa démarche suivant sa propre sensibilité. Pour les uns, ce sera l'*ultraïsme* ou le *créationnisme*, pour d'autres, une sorte de *néo-gongorisme*, pour d'autres encore, le *surréalisme*, du moins provisoirement, car tous ces jeunes poètes vivaient intensément la recherche du renouvellement.

Carlos Bousoño, l'exégète le plus lucide de Vicente Aleixandre, classe les œuvres de son modèle en deux catégories principales, distinctes par leur structure. D'un côté, il situe tous les ouvrages parus avant *Histoire du Cœur* (1945-1953), ce livre étant la base d'une nouvelle direction lyrique. Pour cette première période, l'idée directrice consiste en la conception de l'élémentaire « comme l'unique réalité affective du monde ». La seconde étape est marquée par « la considération de la vie humaine comme *histoire*, ou plus précisément, comme un difficile effort réalisé dans la dimension temporelle, après une décision de caractère éthique ».

On a remarqué que les premiers volumes d'Aleixandre portent les traces d'un panthéisme érotique, ce qui semble résulter d'un large désir de possession. Connaître l'essence des choses, la concrétiser entre ses mains comme le fait l'adolescent évoqué dans le deuxième poème de *Ambito*. Mais on ne tarde pas à découvrir combien ce mouvement de possession s'exerce déjà dans le sens cosmique quand le poète publie *Passion de la Terre* (1925-1929). Ici, le panthéisme sensuel s'exprime sous l'angle surréaliste, tout en s'écartant de « l'automatisme psychique pur » dont parle André Breton. D'ailleurs, presque toute la première étape

parcourue par le poète révèle que « l'amour est une force qui nous conduit à la généreuse identification avec l'objet aimé », suivant l'avis de Bousoño encore. Identification qui ne peut être que consciente, quelle que soit la liberté du langage.

Avec *Épées comme lèvres* (1930-1931), Vicente Aleixandre affirme plus de profondeur et de dépouillement, quoique réservant aux images une place prépondérante, efficace dans leur participation à l'autonomie du poème. Phénomène visionnaire, l'usage des analogies permet des raccourcis étonnamment significatifs.

Cependant, c'est surtout dans l'ouvrage suivant, *La Destruction ou l'Amour* (1932-1933) que le poète atteint la plénitude rêvée et la domination totale de ses transmutations figuratives. Poésie de solidarité nécessaire dans laquelle Vicente Aleixandre donne réellement libre cours à sa mystique panthéiste. Comme l'a remarqué Dámaso Alonso, « l'amour humain toujours exhale ici une projection cosmique, les forces telluriques aboutissent à d'ardents enlacements humains. Voici donc le mythe : les métamorphoses ». Il en naît un langage-passion où l'univers entier se forme, se reforme comme une phrase immense dictée, précisément, par un amour dont l'intensité peut conduire à la destruction. Écoutons cet extrait du poème *Viens toujours, viens...*

*Viens, viens, viens comme le charbon éteint obscur qui
enferme une mort.*

*Viens comme la nuit aveugle qui me tend son visage,
viens comme les deux lèvres marquées par le rouge,
par cette longue ligne qui fond les métaux.*

*Viens, viens, mon amour ; viens, front hermétique, rondeur
presque tournante,
luisante comme une orbite prête à mourir en mes bras ;
viens comme deux yeux ou deux profondes solitudes,
deux appels impérieux d'une profondeur inconnue.*

*Viens, viens, mort, amour ; viens vite, je te détruis ;
viens, car je veux tuer ou aimer ou mourir ou te faire don
de tout ;*

*viens ; roule comme une pierre légère,
troublée comme une lune qui me demande mes rayons.*

Et n'est-ce pas encore au cœur du cosmos que le poète s'adresse dans l'admirable poème intitulé *Le nu* ?

*Toi, cœur clamant au milieu des nuages
ou dans les plumes de l'oiseau,
ou dans la secrète moelle des os du tigre,
ou dans la pierre où l'ombre appuie sa tête...*

Ainsi l'amour est-il livré aux forces élémentaires et deviendra-t-il tourment toujours recommencé de même que dans *Monde seul à seul* (1934-1936), où le poète chante à la fois « comme la chair » et « comme la pierre » tout en formulant d'émouvantes interrogations.

Maintenant, voici que s'impose l'image du paradis, car le livre suivant s'intitule *Ombre du Paradis* (1939-1943) :

Oui, poète : l'amour et la douleur sont ton royaume.

Et Vicente Aleixandre de se demander alors si les poètes ne seraient pas des « anges exilés de leur céleste origine ». Le paradis dont parle l'auteur perd lentement sa clarté et l'homme lui-même est coupable de semblable anéantissement. Au fond, ce livre appartient à la seconde étape de l'évolution, celle dont Carlos Bousoño découvre la base dans *Histoire du Cœur*, donc plus tard. Or, c'est déjà dans *Ombre du Paradis* que notre poète considère la vie humaine comme *histoire*, comme « effort réalisé dans la dimension temporelle ».

D'un côté, la nostalgie du paradis qui fut aurore du monde ; de l'autre, le drame que représente la lente destruction du bonheur. Tout de suite, s'imposent deux poèmes dont les titres marquent l'opposition dans laquelle Aleixandre insère son lyrisme : *Créatures dans l'Aurore* et *Destin tragique*. Le rêveur angoissé s'adresse d'abord à ceux qui ont connu « la généreuse lumière de l'innocence » pour leur faire prendre conscience des ombres menaçantes et repousser « l'Archange des ténèbres ». Cependant, il n'y a là aucune intention moralisatrice. Avant tout, le poète reste attaché au monde paradisiaque dans lequel il inclut le souvenir de son enfance solaire. Dès lors, deux enfances se superposent, tandis que leur rayonnement printanier s'accorde

avec tout ce qui est — ou devrait être — objet de jubilation pour l'humanité séparée de plus en plus de la nature originelle. Malgré son désespoir face aux erreurs ou aux mensonges d'une civilisation cruelle à maints endroits, Vicente Aleixandre cherche encore la plénitude de l'amour recréé en des paysages d'atmosphère tropicale.

Lorsque la Mort pénètre dans ce paradis, nous percevons certains prolongements de *La Destruction ou l'Amour* et puis, nous écoutons à nouveau ce qui, au cours de cette poésie bouleversante, prend forme de message :

*contemplez l'amour, désir cosmique de l'homme,
et cette plénitude parfumée de la terre
où les arbres comblés de jeunes printemps
donnent leur lumière ou leurs fruits aux lèvres assoiffées.*

Semblable contemplation annoncerait-elle quelque douloureux adieu ? Certaines pages de *Naissance ultime* (1927-1952) peuvent nous en convaincre :

*Fin d'une vie, fin d'un amour. La nuit attend.
O nuit dure, silencieuse, imminente.
O solitude d'un corps qui n'aime personne.*

Désormais, faudra-t-il pour conjuguer la beauté de l'univers n'employer que le temps passé ? De toute façon, Vicente Aleixandre paraît avoir abandonné la part d'individualisme qui caractérisait encore sa poésie pour aborder notre destin d'une autre manière. Voici « l'homme vu sous l'angle de la vie : la vie non pas comme simple mesure temporelle, mais en tant qu'acte, que mouvement, que communication ». C'est ce que Jacques Comincioli a parfaitement souligné en présentant sa remarquable version française de *Histoire du Cœur* (Éd. Rencontre — 1969).

Historia del Corazón s'impose d'abord par une sorte d'action appartenant à la durée romanesque, mais l'affabulation s'enrichit graduellement grâce à l'invention lyrique dont l'auteur a le secret. Comme dans la plupart de ses livres, Aleixandre évoque l'amour avec sa beauté, sa tristesse ou sa fragilité, mais cette

substance particulièrement humaine révèle en même temps une lente ascension vers un sommet spirituel et, pour ainsi dire, mythique. Au cours du « récit », on verra que « la conscience attentive aux variations psychologiques des âges de l'homme » devient un véritable personnage, un être de chair et d'esprit appelé à témoigner au sujet de notre destinée :

*... il est pur et paisible de se fondre au bonheur
de couler et de se perdre
en se trouvant dans le mouvement d'ample palpitation
du grand cœur des hommes.*

Mais cette constatation du protagoniste n'est pas épargnée par l'angoisse apparue symboliquement au moment où le corps des amants se repose après la fièvre partagée, car, une nouvelle fois, l'amour nous est évoqué comme une destruction momentanée. Relisons donc ensemble le poème *Après l'Amour* traduit par Jacques Comincioli :

APRÈS L'AMOUR

*Lorsque tu es couchée ici, dans la pénombre de la chambre,
comme le silence qui règne après l'amour,
je monte légèrement du fond de mon repos
jusqu'à tes bords ténus, ternes, qui doucement existent.
Et de ma main je repasse les limites délicates de ton être en
retraite
Et je sens la discrète vérité musicale de ton corps qui, il y a
un instant, en désordre, comme un feu chantait.
Le repos permet à la masse qui a perdu par l'amour sa forme
continue pour s'élever avec la vorace irrégularité de la flamme,
et se reconvertir en ce corps véridique qui dans ses limites se refait.

Par le toucher de ces bords, soyeux, intacts, tièdes, délicatement
nus,
on sait que l'aimée persiste dans sa vie.
L'amour est destruction momentanée, combustion qui menace
le pur être que nous aimons, que notre feu blesse ;*

*ce n'est qu'au moment où nous la regardons dégagée de ses feux
impétueux,
que nous la reconnaissons parfaite, réussie, neuve, cette vie,
cette silencieuse et chaude vie qui de sa douce extériorité nous
appelait.*

*Voici le vase parfait de l'amour qui, rempli,
opulent de son sang serein, doré, reluit.
Voici les seins, le ventre, sa ronde cuisse,
son pied parfait,
et en haut les épaules, le cou de jeune plume douce,
la joue sans feu, candide en son rose natif,
et le front où habite la pensée quotidienne de notre amour,
qui veille avec lucidité.
Au milieu, marquant le visage clair que le jaune après-midi
réchauffe sans zèle,
la bouche fine, étirée, pure dans la lumière.
Oh craintive clef de l'enceinte du feu.
Je frôle ta peau délicate de ces doigts qui savent et craignent,
tandis que je pose ma bouche sur ta chevelure éteinte.*

(Version française de Jacques Comincioli)

On le voit, le poète ne quitte point la réalité. Il écrit :

Toute ma vie, aveugle, j'ai dessiné des personnes.

L'âme devient un corps « merveilleusement investi » ; et l'auteur s'écrie :

*Oh tendre réalité que je presse de ma main, glissant
sur une douceur incarnée.*

L'analyse lyrique s'accroît jusqu'au poème final, dont le sous-titre est *Mort et Reconnaissance*. Alors, la contemplation sera tout intérieure, sereine, métaphysique.

Vicente Aleixandre va donc nous maintenir dans son vaste domaine où la matière humaine constitue un centre de plus en plus rayonnant. Corps immense qui occupe, précisément, tout le volume *En un vasto dominio* paru en 1962. Maintenant, le

mot *incorporation* nous apparaît essentiel dans l'épanouissement d'un réalisme magique où l'être humain se trouve recréé physiquement et spirituellement tout à la fois. Voici un exemple significatif de semblable transmutation :

EMPREINTE HUMAINE

*Cette trace n'est pas un baiser,
Non plus un gémissement, un sanglot, une fuite,
un témoignage vivant par quelqu'un laissé.
C'est la trace d'un pied : empreinte humaine !
Le pied ou la fleur, le pied ou l'écume, le pied
ou la gravitation totale qui pèse et craque.
Là est la trace, la douceur de la plante. La très fine
structure calcaire,
la délicatesse du pétale, les cinq doigts qui un moment
réunis ont composé la fleur, ont volé. Là on les regarde.
Là est la rose chair qui a tremblé dans le sable et palpité :
le monde a vibré, s'est éloigné,
Là encore le pied nu, imprimé comme un baiser à la terre.
Là la forme svelte qui s'est levée d'une racine instantanée,
et s'est ouverte en un corps et a donné son odeur et s'est évanouie.
Elle a brillé comme une fleur au-dessus, douce folie...
Elle a somnolé, juste créature qui serait née, aurait grandi,
brillé, disparu,
à l'instant unique de l'empreinte.*

Ainsi en sera-t-il du ventre, du bras, de la jambe, de la tête, de l'œil, de l'oreille, de la main, du sang... Ainsi encore du village, de la ville où les choses et les gens, les visages et les gestes sont analysés pour aboutir à cette conclusion :

*Tout est matière : temps,
espace ; chair et ombre.*

J'ai publié dans *Le Journal des Poètes* du 1^{er} février 1949 un article intitulé *Vicente Aleixandre ou le romantisme de l'insatisfaction*. En un vasto dominio révèle une fois de plus l'ombre

et la lumière, le pair et l'impair, la vie et la mort, tout ce qui est opposition sur notre planète et porte notre poète à remarquer que « parfois être humain est difficile ». Ici, le romantisme d'Alexandre se traduit par la descente dans les zones les plus cachées de l'âme, mais cette démarche est bien d'aujourd'hui, et admirablement renouvelée par la faculté de protéger la transcendance grâce à une méditation concentrée sur l'éternel destin de l'homme. Méditation qui est peut-être sauvegarde du sacré, malgré l'insatisfaction à laquelle elle conduit parfois. Il faut souligner qu'il s'agit quand même d'une poésie dominée par le culte de la vie et la souveraineté de la passion. Ici, angoisse et jubilation naissent d'un soleil commun et les contraires se rompent comme dans les vers de Lope de Vega que notre auteur a lucidement évoqués dans son discours de réception à la « Real Academia española ».

Ce poète qui n'a jamais cessé de « proclamer » la vie a cependant publié en 1968 un volume intitulé *Poemas de la consumación* dont voici les premiers vers :

*Après les paroles mortes,
après celles encore prononcées ou dites,
qu'espères-tu ? Feuilles volantes,
papiers dispersés. Qui sait ?
Quelques mots défaits, comme l'écho ou la lumière
qui meurt là-bas dans la grande nuit.*

Seraient-ce vraiment les poèmes de l'achèvement ? Poèmes de l'ultime interrogation lorsque l'âge, immanquablement, fait penser à la fragilité de l'existence ? L'auteur nous parle de ses propres années :

*Les ans sont-ils son poids ou son histoire ?
Ce qui coûte le plus est s'en aller
lentement, encore avec amour, en souriant.*

La mort prend donc sa place dans la vision du poète et celui-ci va tenter de l'aborder avec sérénité. « Pour mourir il suffit d'un couchant », écrit-il. C'est une science, il le sait. Mais au moment de se rappeler sa vie et d'en mesurer la signification, il

interroge une dernière fois la matière à laquelle il doit retourner, c'est-à-dire celle de la terre « sa patrie apaisée ».

Telles apparaissent les limites du « vasto dominio » dont il était question au début de notre propos. Cependant, rassurons-nous : quand la mort viendra surprendre Vicente Aleixandre, elle ne sera point totalement le contraire de la vie, puisqu'elle ne pourra abolir la plénitude du lyrisme que l'auteur nous aura légué. Et pour le repos du corps, notre poète choisira la terre libre, ainsi qu'il l'exprimait déjà dans *Naissance ultime* sous le titre *Épithaphe* :

*Pour effacer ton nom,
corps ardent qui dans la terre attends
comme un dieu l'oubli, ici je te nomme,
limite d'une vie, ici, corps
précis qui brûla. Point de tombe : terre libre.*

*Laissez en passant le regard lent,
celui qu'une pierre dure vous réclamerait.
ou celui que demande un arbre sans oiseaux,
chaste dans la nuit, en sa veillée nu.*

*Jamais la rumeur d'une rivière ici ne s'entend.
Dans la terre profonde le mort vit
comme terre absolue,
Tu peux passer, humain,
sans que résonne ton pas sur une poitrine.*

Heureusement, Vicente Aleixandre reste bien vivant et consciemment engagé dans la réalité humaine la plus universelle. Soucieux aussi des valeurs formelles renouvelées et de tout ce qui permet d'atteindre un dynamisme expressif original, l'image demeurant pour lui un élément essentiel de la pensée créatrice. Mais ce serait là l'objet d'une longue étude, déjà faite d'ailleurs par Carlos Bousoño sous le titre *La Poesía de Vicente Aleixandre : Imagen, estilo, mundo poético* (Éd. Insula - Madrid, 1950). Je souhaite que ce poète doublé d'un essayiste averti complète son ouvrage à la lumière des autres livres de son modèle publiés depuis vingt ans.

Pour Georges Poulet, « l'acte critique par excellence est celui par lequel, à travers la totalité d'une œuvre relue, on découvre rétrospectivement les fréquences significatives et les obsessions révélatrices ». J'ai voulu suivre semblable méthode, mais comme il ne s'agissait que d'une simple communication, je n'ai pu analyser que certaines de ces fréquences et de ces obsessions propres à la sensibilité du grand poète espagnol.

Les Belges aux funérailles de Victor Hugo

Communication de M. Gustave VANWELKENHUYZEN,
à la séance du 13 mars 1971

Le 3 juin 1885, au lendemain des funérailles de Victor Hugo, J.-K. Huysmans écrivait à son confrère belge, Jules Destrée : « Que vous êtes heureux de ne pas être à Paris, pour l'instant ! L'enterrement d'Hugo a été terrible. Imaginez Paris coupé en deux, la rive gauche, où je suis, absolument séparée de la rive droite, sans lettres, sans journaux — rien — puis une descente de Courtille dans l'apothéose, une noce de peuple, bâfrant du cervelas et tétant du litre, partout, sur les urinoirs, sur des échelles, dans des arbres. Ça a été une véritable ripaille, agrémentée de hurlées de *Marseillaise* et de pince-culs. »¹

Joris-Karl, qui — disons-le en passant — n'aimait guère en Hugo l'aspect « Orient et patriarche », n'avait pas été le seul — il s'en faut — à signaler les à-côtés triviaux et choquants de ses obsèques. Encore n'en avait-il parlé que dans cette brève relation privée.

Edmond de Goncourt, quant à lui, notait dans son *Journal*, dès le 1^{er} juin : « Cette kermesse me dégoûte ; je ne m'y suis pas mêlé. Il me semble que la population parisienne, sevrée de fêtes qu'elle aime par la République, a remplacé la promenade du Bœuf gras par les funérailles de Hugo. »

Le lendemain, il ajoutait, d'après les échos qu'il en avait recueillis — et l'on sait quelle oreille complaisante il prêtait

1. *Lettres inédites à J. Destrée*. Introduction et note par G. Vanwelkenhuyzen. Genève, Droz, 1967. Pp. 38, 39.

aux propos du genre : « A ce qu'il paraît, la nuit qui a précédé l'enterrement d'Hugo, cette nuit de veille désolée d'un peuple, a été célébrée par une copulation énorme, par une priapée de toutes les femmes de bordel en congé coïtant avec les *quelconques* sur les pelouses des Champs-Élysées, — mariages républicains que la bonne police a respectés. »¹

Pour le peuple tout est spectacle, tout est fête. Il n'est point pour lui de cérémonie publique qui ne soit prétexte à ripaille et autres débordements. Mais la liesse populaire n'exclut pas pour autant — et quoi qu'on puisse en croire — certain recueillement. Le correspondant parisien d'une feuille bruxelloise, témoin de ces journées, rapporte que, circulant dans la foule, des « commerçants s'en vont, un panier au bras, offrant du saucisson, du pâté de foie gras, de l'eau-de-vie, du fromage que des gens mangent sans quitter le catafalque des yeux. »²

L'année suivante, Léon Bloy, dans son *Désespéré*, rapporte et commente à sa manière, une manière virulente et passionnée, le même événement. Son héros, Marchenoir, après avoir été le spectateur indigné des funérailles solennelles de Gambetta, qui lui rappelaient dans l'odieux celles de Marat, objet, lui aussi, de l'idolâtrie des foules, assiste à l'apothéose d'Hugo.

« La poésie moderne, écrit le romancier-pamphlétaire, devenue l'amie de la canaille, devait finir comme l'*Ami du Peuple*. Madame se meurt, Madame est morte, Madame est ensevelie, non dans la pourpre ni dans l'azur fleurdelisé des monarchies, mais dans la défroque vermineuse du populo souverain, et voici de bien affreux croquemorts pour la porter en terre. Toute la crapule de l'univers, en personne ou représentée, défilant pendant six heures, de l'Arc de Triomphe au Panthéon ! »

La rage de Bloy-Marchenoir est telle qu'il s'acharne en imagination — faute de mieux ! — sur le cadavre et le déchiquète lambeau par lambeau : « Il eût été si facile, pourtant, et si simple de faire la levée de ce cadavre à coups de souliers, de le lier par les pieds avec des câbles de trois kilomètres et d'y atteler dix

1. *Journal. Mémoires de la vie littéraire*. 1885-1887. T. XIV. Les Éditions de l'Imprimerie nationale de Monaco, 1956. P. 10.

2. *La Réforme*, n° du 3 juin 1885.

mille hommes, qui l'eussent traîné dans Paris, en chantant la *Marseillaise* ou *Derrière l'Omnibus*, jusqu'à ce que chaque pavé, chaque saillie de trottoir, chaque balustre d'urinoir public eût hérité de son lambeau, pour le régal des cochons errants ! »

Après quelques autres réflexions insolites autant que truculentes sur cette « expiation posthume » âprement évoquée, Léon Bloy poursuivait : « On a préféré traîner cette dépouille dans le cloaque d'une apothéose démocratique. Profanation mille fois plus certaine, parce qu'elle s'est accomplie sur le cadavre *intellectuel*, et qu'elle est sans espérance de repentir !

« L'auteur des *Misérables* ayant absurdement promulgué l'égalité du Bras et de la Pensée, le Bras imbécile a voulu tout seul manifester sa reconnaissance et l'âme flottante du poète a dû s'envoler, en gémissant, hors de portée de cet hommage.

« Les bataillons scolaires, les amis de l'A.B.C. de Marseille, la chambre syndicale des hôteliers logeurs, les francs-tireurs des Batignolles, la Libre Pensée de Charenton, le Grelot de Bercy, la Fraternité de Vaucresson, le choral des Allobroges et l'Espérance de Javel ; les chefs de rayons du *Printemps*, les contrôleurs de l'Eden Théâtre, les orphéonistes de Nogent-sur-Vernisson et la corporation des clerks d'huissiers ; les cuisiniers, les herboristes, les fumistes, les dentistes, les emballeurs, les plombiers, les brossiers et « *tout le commerce des os de Paris* » : tels furent, avec deux cents autres groupes non moins abjects, les convoyeurs au *gâteau de Savoie* de ce mendiant trop exaucé de la plus anti-littéraire popularité. »¹

Le pamphlétaire ne devait s'apaiser qu'après avoir lancé ses foudres et sur le poète, qui avait, selon lui, déshonoré la Poésie, et sur la France avilie, l'un et l'autre responsables de « l'indépassable ignominie d'une solennité de dégoutation ».

Bien des années plus tard, au chapitre XVIII des *Déracinés*, intitulé *La vertu sociale d'un cadavre*, Barrès reprendra sur nouveaux frais, en l'insérant dans son récit romanesque, la relation des « fêtes funéraires de Victor Hugo ». Mais, à l'opposé de Bloy, il magnifiera la pompe des cérémonies et, emporté par l'élan lyrique, glorifiera les débordements qui les accompagnèrent.

1. *Le Désespéré*. Paris, Mercure de France, 1933, pp. 122-124.

Voici comment l'écrivain célèbre, en les expliquant par une sorte de prémonition collective, ces accouplements que Bloy nommait — avec quelle horreur dans le mépris — des « mariages républicains » :

« Comme tous les cultes de la mort, ces funérailles exaltaient le sentiment de la vie. La grande idée que cette foule se faisait de ce cadavre, et qui disposait chacun à se trouver plus petit, charriait dans les veines une étrange ardeur. (...) Les bancs des Champs-Élysées, les ombres de ses bosquets furent jusqu'à l'aube une immense débauche. Paris fit sa nuit en plein air. C'eût été le chaos, si ce monde trouble n'avait eu son phare. Une foire ? Non, l'humanité autour d'un cercueil !... Nuit du 31 mai 1885, nuit de vertiges, dissolue et pathétique, où Paris fut enténébré des vapeurs de son amour pour une relique. Peut-être la grande ville cherchait-elle à réparer sa perte. Ces hommes, ces femmes avaient-ils quelque instinct des hasards brûlants d'où sort le génie ? Combien de femmes se donnèrent alors à des amants, à des étrangers, avec une vraie furie d'être mères d'un immortel ! »

On s'interroge : quel sens mystérieux Barrès donnait-il à la phrase qui suit cette évocation ? Quelle menace ou quelle promesse entendait-il qu'on y découvrit ?

« Les enfants de Paris qui naquirent en février 1886, neuf mois après cette folie dont ils reçurent le dépôt, doivent être surveillés. »¹

Voici enfin, parmi d'autres témoignages — mais il faut se borner — celui-ci qui se situe Grand' place, à Bruxelles, en 1935. Devant la maison où logea Victor Hugo se presse une foule recueillie, rassemblée ce jour pour commémorer le cinquante-naire de sa mort. Succédant à la tribune au ministre de l'Instruction publique, François Bovesse, l'ambassadeur de France, Paul Claudel, prend la parole. C'est un souvenir de sa dix-septième année qu'il évoque lorsqu'il raconte les funérailles de son glorieux aîné et rappelle leur double caractère, nullement choquant à ses yeux, mais, au contraire, parfaitement approprié, de grandeur et de trivialité.

1. *Les Déracinés*. Paris, Félix Juven, s.d., pp. 442-447.

« J'ai assisté, jeune encore, à ce cortège funèbre, à cette apothéose populaire à la fois grandiose et grotesque, comme il convient. De l'Arc de Triomphe, le vieillard passait au Panthéon. Et c'est là, au plus haut de cette montagne que sanctifie encore le nom de Geneviève, sous un dôme massif et sous une couronne exaltée de pilastres, à côté de cette bibliothèque impuisante à contenir le flot débordant de ses œuvres, qu'il dort un sommeil que l'on ne peut s'empêcher d'imaginer plein de rêves et de mugissements. »

Concernant l'attitude contradictoire du peuple de Paris, festoyant dans le deuil, à la fois affligé et enthousiaste, respectueux et débridé, Claudel déclare : « Eh bien ! je crois que malgré tout l'instinct populaire ne s'est pas trompé. »¹ C'était bien là, selon lui, des obsèques dignes de celui en qui il consentait, vu les circonstances, à reconnaître « le farouche génie d'un visionnaire. »¹

* * *

Les funérailles du poète, maints récits circonstanciés, sinon toujours objectifs — on l'a pu voir — en ont gardé le souvenir. Au long de deux journées, celles du dimanche 31 mai et du lundi 1^{er} juin, une foule immense, en vérité plus bruyante qu'affligée, et qui venait de partout, des faubourgs, de la province et de l'étranger, — 700.000 personnes, lit-on dans *Actes et Paroles* ; deux millions estimèrent certains chroniqueurs — se pressa sur le parcours du cortège.

Contrastant avec le corbillard des pauvres, voulu par Hugo, — ô cet amour de l'antithèse jusqu'au-delà de la mort ! — l'ampleur, l'éclat et la grandeur des cérémonies furent tels, depuis l'hôtel particulier de l'avenue d'Eylau, demeure du défunt, jusqu'à l'Arc de l'Étoile et, de là, le lendemain de la veillée funèbre, au long des Champs-Élysées noirs de monde, jusqu'au Panthéon, aux marches couvertes de gerbes et de couronnes,

1. *Victor Hugo en Belgique*. Les séjours du poète et la commémoration du cinquantième de sa mort (1885-1935). Cérémonies de Bruxelles et de Waterloo. Discours de Fr. Bovesse et de P. Claudel. Texte d'accompagnement de H. Liebrecht. Bruxelles. Aux Éditions L. et M., 1935. P. 24.

qu'Émile Augier pouvait dire : « Ce ne sont pas des obsèques, c'est un sacre » et Albert Wolff : « Ce deuil prend les proportions d'une apothéose. »

La nouvelle de cette mort avait retenti dans les cercles politiques et les milieux littéraires de Belgique et y avait provoqué maints remous ainsi qu'en témoignent les revues et les journaux du temps. Parmi les voix qui s'élevèrent, la note dominante fut celle de la tristesse et de l'admiration.

« Notre père est mort, il est parti ; son âme, en ce moment, se mêle à l'Ame suprême, dans la ronde lumineuse des astres. » C'est en ces termes, où la grandiloquence avait bien sa part, — une grandiloquence tant soit peu hugolienne — que le jeune Max Waller annonçait aux lecteurs de la *Jeune Belgique* la mort du poète.

Il écrivait encore, et cette fois perçait, à travers l'émotion, cette humeur frondeuse qui était sienne : « Il a eu les obsèques d'un souverain ; le dernier grand qui, avant lui, passa sous l'Arc de Triomphe fut le roi de Prusse ; Victor Hugo y est resté trois jours et sa présence a purifié la place. »¹.

Valère Gille a raconté, « au hasard des souvenirs »², la tristesse qui l'avait étreint — il avait alors dix-huit ans — à l'annonce de la funèbre nouvelle. « Victor Hugo est mort ce vendredi, 22 mai 1885, à 1 h 27 de l'après-midi. J'attends fébrilement l'hommage suprême que lui rendront les Jeunes-Belgique. »

Ayant lu le dithyrambe en forme de thrène de Waller, il ne pouvait que partager le sentiment de son aîné.

« Notre père est mort... C'est bien cela : notre père. Comme le Meschacébé était pour Chateaubriand le père des fleuves, Victor Hugo était pour nous le père des poètes. Il les contient tous... » Et, plus loin, le mémorialiste, jugeant avec le recul des années, notait encore : « La jeunesse était en deuil, parce qu'à cette époque elle avait encore le goût de la grandeur et l'appétit des sommets. Elle suivait le vol des aigles en frémissant d'enthousiasme. »

Dans ce même numéro de la *Jeune Belgique*, aux pages encadrées de noir, Albert Giraud et Émile Verhaeren célébraient, eux

1. *Jeune Belgique*, n° du 5 juin 1885. Pp. 309 à 311.

2. *La Jeune Belgique*. Bruxelles, Office de Publicité, 1943. Pp. 18-20.

aussi, celui-ci en prose, celui-là en vers, le grand disparu. Deux poèmes, datés de 1852, de feu André Van Hasselt, qui fut ami, comme on sait, de l'illustre exilé, complétaient l'hommage. ¹

Dans des pages intitulées *l'Adoration littéraire*, Verhaeren, qui n'était encore que l'auteur des *Flamandes*, proclamait, lâchant la bride à l'enthousiasme : « Oui, nous croyons en Dieu ; nous croyons en celui qui créa la *Légende des siècles*, qui remua toute la nature, toute la matière, toute l'âme, qui saisit, dans l'ampleur de ses alexandrins, les aurores, les couchants, les plaines, les monts, le firmament, l'abîme, la mer ; qui donna son, lumière, parfum, à l'univers entier, qui tordit la foudre par dessus les crimes, qui auréola de ciel l'innocence humaine, et qui n'est pas mort. » ²

Cette fougueuse profession de foi n'alla pas sans inquiéter la très orthodoxe revue gantoise, le *Magasin littéraire*. Un rédacteur de cette feuille bien pensante décelait dans cette « adoration littéraire » du jeune écrivain bruxellois parlant au nom de ses confrères, « comme une expression de paganisme et d'idolâtrie ». La *Jeune Belgique*, dans son *Memento*, tentait de rassurer ce chroniqueur effarouché : « Le critique du *Magasin littéraire*, répondait-elle, peut avoir l'âme en repos. Notre religion littéraire ne dépasse pas notre cœur et nous n'avons érigé aucun culte nouveau qui puisse ébranler la pierre sur laquelle est bâtie l'Église. » ³

Le même reproche d'idolâtrie eût pu s'adresser à tel rédacteur anonyme, mais non moins exalté, de *l'Art moderne*, la revue d'Edmond Picard et d'Octave Maus, dont tout un numéro était consacré à la louange du grand mort.

Ce rédacteur écrivait, parlant de Victor Hugo : « Son œuvre poétique est pour l'homme contemporain, nerveux et morose, ce que le Coran est pour le Mahométan, ce qu'est pour le Chrétien la Bible. » Et il s'efforçait de démontrer que dans son œuvre, tout comme dans ces livres sacrés, chacun pouvait trouver,

1. Ces poèmes s'intitulent : *A Victor Hugo* et *A M. Victor Hugo partant pour l'île de Jersey*.

2. *Ibid.*, p. 315.

3. *Ibid.*, n° du 1^{er} août 1885. P. 423.

selon les circonstances de la vie, « ce divin viatique qui donne à la joie ou à la douleur la surprise de se trouver exprimée en images saisissantes, suscitant l'émotion qui ravit notre misérable nature et l'exalte ou la console par le sentiment de sa grandeur secrète tout à coup mise en lumière ». ¹

* * *

Tenus au courant par les journaux des cérémonies qui se préparaient à Paris, plus d'un de nos compatriotes avait décidé de faire le voyage et de participer au dernier hommage que la France allait rendre au plus illustre de ses écrivains.

Une note, dans la revue de Waller, avait précisé : « La *Jeune Belgique* n'a pas été représentée en corps aux obsèques de Victor Hugo. Plusieurs des nôtres s'y sont rendus, isolément, sans mission ². Nous n'avons pas voulu perdre notre modeste couronne dans les montagnes de fleurs qu'on dépose sur la tombe du grand mort. » Et la note se terminait sur ces mots : « Nous attendons, pour mettre notre obole fleurie sur le sépulcre de notre Sauveur littéraire, que l'encens ait dissipé les miasmes politiques dont on a empesté ses obsèques. »

Plusieurs des nôtres s'y sont rendus. On sait, grâce au récit de Lemonnier, qui furent ces fervents du maître disparu. Dans *la Vie belge*, l'écrivain raconte, avec une sobriété qui ne lui est pas coutumière : « Nous étions perchés, Picard, Rodenbach et moi, sur une échelle louée à prix d'or ; toute l'armée défila, les tribunaux, les ministres, le corps législatif, et puis venait un

1. *Art moderne*, n° du 31 mai 1885. *Victor Hugo. L'Universelle humanité.* P. 174.

2. Dans l'article de la *Jeune Belgique* (n° du 5 juillet 1886) qu'il consacrait à *Trois poètes* (Charles Van Lerberghe, Grégoire Le Roy et Maurice Maeterlinck), Rodenbach raconte comment il fit, à Gand, la connaissance des deux premiers : « Tout à coup, je vis deux jeunes gens s'approcher de moi, l'air timide, et l'un d'eux, en s'excusant, me demanda si la Jeune Belgique se proposait de se rendre en corps aux funérailles de Victor Hugo, qui, précisément, était mort trois jours auparavant. » (*Évocations* p. 159).

Ce n'était là qu'un prétexte à aborder l'aîné, mais l'idée d'un hommage collectif n'appartenait pas moins au domaine du possible.

petit corbillard, le corbillard des pauvres. Là dormait dans sa bière un des plus merveilleux génies du monde. »¹

A ces jeunes hommes au gousset peu garni leur poste d'observation avait pu paraître coûter assez cher. Le correspondant parisien du journal *La Réforme* nous donne à ce propos quelque précision. « Aux environs de l'Arc de Triomphe, des industriels ont placé des échelles dont ils louent les échelons comme des places de théâtre — à l'inverse, pourtant, car plus les échelons sont élevés, plus le prix l'est aussi ; cela varie de dix centimes à quarante sous. » Des centimes et des sous qui valaient bien nos francs d'aujourd'hui !

Rodenbach n'était pas le moins fervent de nos trois amis. C'est lui qui avait pris l'initiative du voyage à Paris. « C'est un devoir pour nous d'y aller le plus nombreux possible », avait-il écrit à Lemonnier. Et, l'ayant convoqué avec d'autres à une réunion préparatoire, il l'exhortait à ne pas la manquer. « L'occasion est solennelle », déclarait-il.²

Jeune avocat impécunieux, Rodenbach devait à la générosité paternelle d'avoir pu entreprendre le voyage. Dans une lettre à l'auteur de ses jours il remerciait celui-ci du viatique qu'il lui avait, à sa demande pressante, fait parvenir.

« Vite un mot, brave père, pour vous dire combien j'ai été ému — larmes aux yeux — combien je suis presque honteux de ce que vous faites pour moi. Vous avez compris que ce serait une grande joie douloureuse et un grand encouragement à travailler de voir, sous l'Arc de Triomphe, le poète sous des montagnes de fleurs.

« Je n'aurai qu'un regret, ajoutait ce fils reconnaissant, c'est que vous ne soyez pas avec moi. J'irai bientôt vous raconter, cher burgrave, tout ce que j'aurai vu, et quand passera le cercueil où dort le grand mort, je penserai avec émotion à cette autre morte — votre mère — d'où m'est venu par vous l'amour du grand Hugo et la folie des beaux vers. »³

1. *La Vie belge*. Paris, Charpentier, 1905. P. 122.

2. Lettre n. d. Bibliothèque royale. Cabinet des manuscrits.

3. Lettre citée par Pierre Maes, dans *Georges Rodenbach*. Bruxelles, A.R.L.L.F., 1952. Pp. 118-119, n. 1.

Lemonnier, Picard, Rodenbach : notre trio, jouant à chat perché, on l'imagine se désignant par dessus les têtes, parmi les délégations qui défilent sans arrêt, celles — et ce ne sont pas les moins nombreuses — de leurs compatriotes. En voici que la foule au passage salue de ses acclamations. Ils marchent, silencieux et dignes, derrière une bannière portant l'inscription : « Les Belges protestant contre l'arrêté royal du 30 mai 1871 ». Allusion à l'injure faite autrefois au poète par leur gouvernement qui, on s'en souvient, avait enjoint « au sieur Victor Hugo, homme de lettres, de quitter immédiatement le royaume, avec défense d'y rentrer à l'avenir ».

D'autres groupes, venus d'outre-Feignies, se sont joints à l'interminable cortège : la chorale des Orphéonistes belges, les délégués de l'Association libérale de Bruxelles, la société chorale « Les Enfants de la Belgique », des étudiants des universités de Bruxelles, de Gand, de Liège et de l'École des Mines de Mons, des anciens proscrits de 1871 résidant à Bruxelles et, enfin, des membres de la colonie française de Belgique.

* * *

Tous les Belges ne partageaient pas — il s'en faut — les sentiments de ceux qui avaient pris le deuil du poète et célébraient son génie. La presse réactionnaire, faisant écho à celle de France, accablait de son mépris les thuriféraires de l'homme qui, ayant écrit : « Je refuse l'oraison de toutes les Églises ; je demande une prière à toutes les âmes », avait permis et en quelque manière préparé le triomphe scandaleux de ses funérailles civiles.

Le Bien public, de Gand, annonçait le 23 mai : « Victor Hugo n'est plus de ce monde, auquel, pour son malheur, il a trop et trop longtemps appartenu. Sa mort, d'ailleurs attendue, n'a pas racheté hélas ! les égarements de sa vie. Le prêtre a été tenu à l'écart de son chevet : ni Mgr Freppel, collègue de Victor Hugo à la Chambre française, ni le vénérable cardinal Guibert, son archevêque, n'ont pu pénétrer jusqu'à lui : on leur a opposé la volonté du mourant de n'être assisté par aucun prêtre ¹. On

1. Le 21 mai, le bulletin de santé publié par les médecins de Victor Hugo,

sait d'ailleurs comment et par qui il était gardé ! Cette mort sans consolation est un nouvel et terrible exemple des chutes lamentables où conduisent l'orgueil et l'affiliation aux sociétés secrètes. »

Certains chroniqueurs du même bord ne manquèrent pas de déplorer que le Panthéon, rendu au culte sous le second Empire fût, à l'occasion des funérailles du poète, redevenu le temple des grands hommes qu'en avait fait la Révolution.

Dancourt, dans la *Revue générale*, se lamentait : « On espère souffleter la foi, précisément avec le nom de l'homme dont l'œuvre n'existe que par la foi. Triste temps ! Désespérant spectacle ! »¹

Le *Bien public* encore, au lendemain des obsèques, reproduisait un article de la *Gazette de France*, où se lisaient ces lignes : « La Maçonnerie et la ligue athée se sont donné la main et, avec l'aide du gouvernement, elles ont donné aux funérailles de Victor Hugo le caractère antireligieux qu'elles présentaient. Dieu exclu du programme, la Croix renversée, les fidèles écartés, Victor Hugo n'a plus été entouré que de la cohorte païenne. »²

On le voit : Waller ne se trompait pas en disant respirer en ces jours, qui n'eussent dû être que d'admiration et de deuil, un air empesté par les « miasmes politiques ».

* * *

A la même heure où Paris conduisait Hugo au Panthéon, la Belgique faisait à son ministre Charles Rogier des funérailles nationales.

Nos journaux, quelle que fût leur couleur, étaient unanimes à louer l'homme d'état que le pays venait de perdre ; mais

avait laissé prévoir sa fin. L'archevêque de Paris, Mgr Guibert, avait aussitôt écrit à M^{me} Lockroy, veuve de Charles Hugo, et s'était proposé pour le cas où le malade aurait souhaité voir un prêtre. Edmond Lockroy avait répondu en remerciant et en faisant connaître la volonté du mourant de n'être assisté « par aucun prêtre d'aucun culte ». Cette nouvelle connue, une campagne de presse s'était au sitôt déchaînée, droite contre gauche. Voir l'article : *Sortons Hugo de la cave !* par Raymond SCHWAB, dans *Les Nouvelles littéraires*, du 2 mars 1935.

1. N° de juin 1885. P. 899.

2. *Le Bien public*, n° du 2 juin 1885.

la première page tournée, on les découvrait s'affrontant et se querellant à propos du poète. Réprobation indignée chez les uns, aussi bien à l'égard de l'homme et de son œuvre que de ceux qui les portaient aux nues ; éloges et regrets multipliés chez les autres.

Les mêmes journaux nous apprennent que le Conseil communal de la ville de Bruxelles fut invité à examiner une proposition de M. Janson d'envoyer une adresse à la famille de Victor Hugo et à la ville de Paris. Certaine opposition s'étant manifestée, le bourgmestre, M. Buls, déclarait : « Le poète a été à plusieurs reprises l'hôte de la Belgique et, dans ma pensée, l'adresse signifie aussi que, en 1871, si la chose n'avait dépendu que de l'autorité communale, Victor Hugo n'aurait pas été contraint de quitter le sol du pays auquel il avait demandé l'hospitalité. »¹

Après discussion, l'adresse fut adoptée ; on veillerait à ce qu'elle fût remise par l'intermédiaire du ministre belge à Paris.

La mort du poète retentit, on l'a vu, dans le monde des étudiants de nos universités. Ils ne furent pas les derniers, en ces jours de fièvre, à envoyer télégrammes et adresses d'hommage et de condoléances au domicile du défunt.

C'est ainsi que les étudiants de Bruxelles ont tenu à faire savoir qu'ils « prennent leur part au grand malheur qui vient de frapper la France et, avec elle, l'humanité. Leurs délégués prient la famille du mort illustre d'agréer l'hommage des regrets unanimes que la jeunesse belge éprouve devant la disparition du poète qui a glorifié les étudiants dans les géniales créations de sa grande œuvre. Ils saluent la tombe du glorieux proscrit et jurent, pour honorer sa mémoire, de rester toujours fidèles aux principes de liberté et de démocratie dont il fut l'éclatant défenseur. » Suivaient une dizaine de signatures parmi lesquelles il est aisé de reconnaître des noms, ceux de Saintelette, de Léon Leclère, de Desenfans notamment, qui devaient par la suite s'illustrer dans l'une ou l'autre carrière².

L'hebdomadaire *L'Étudiant*, organe bruxellois de la jeunesse libérale universitaire, consacrait sa première page encadrée de

1. *La Réforme*, n° du 3 juin 1885.

2. *Ibid.*, n° du 2 juin 1885.

noir « A l'Expulsé du 30 mai 1871 ». « Dans quelques jours, annonçait l'auteur de l'article, la France et le Monde couronneront par une radieuse apothéose la vie énorme de l'Homme du siècle. (...) La jeunesse, cette jeunesse que Victor Hugo a tant aimée et chantée, ne pouvait rester étrangère au solennel et suprême hommage ; aussi est-ce avec une admirable unanimité que les groupes universitaires de l'Europe entière ont témoigné de leurs sentiments de vénération profonde pour le Maître et de vive affliction pour le deuil douloureux de l'Ami. »

Les étudiants belges, poursuivait Rouge-Belgique, le signataire de ces lignes, estiment que leur participation aux obsèques est plus qu'un devoir : « une réparation éclatante, une revanche qui sera douce à la mémoire du grand mort ». Et de rappeler l'expulsion de 1871 et l'odieuse manifestation de la place des Barricades qui l'avait précédée, « la foule des lâches et des bandits aristocrates » ayant injurié, menacé de mort et tenté de lapider dans sa demeure le proscrit sexagénaire, entouré des siens, femmes et enfants.

Puis, ayant rappelé le projet formé par quelques étudiants — projet demeuré à l'état d'intention — d'organiser un mouvement en vue d'obtenir « le retrait de l'infâme arrêté d'expulsion, de ce royal document qui nous déshonore et nous fait rougir », Rouge-Belgique ajoutait : « Un suprême témoignage nous est permis encore ; nous irons sur sa tombe, nous irons nombreux et pénétrés d'un saint respect, la couvrir de fleurs et de couronnes, et nos frères de France pourront lire en nos regards notre affliction profonde et nos muettes douleurs. »¹

Aux fervents de l'histoire anecdotique, aux fouineurs d'archives poussiéreuses et de gazettes parcheminées, les hasards de la recherche — ou le hasard tout court — apportent parfois plus qu'ils n'en demandent, ou n'en soupçonnent. Dans ce même numéro de *l'Étudiant*, on trouve une description on ne peut plus précise et détaillée de la couronne mortuaire dont le symbolisme raffiné autant que les dimensions devaient, au passage, recueillir les applaudissements de la foule parisienne. Nous apprenons qu'elle était « composée de violettes de Parme, de

1. *L'Étudiant*, n° du jeudi 28 mai 1885.

lilas et de roses blanches. Au centre, se trouve une immense lyre surmontée d'une étoile d'or. Les contours de la lyre sont recouverts d'écharpes de satin aux couleurs françaises et belges. La lyre est traversée par la palme de l'Académie française et un large ruban bleu porte l'inscription :

« A VICTOR HUGO
Les Étudiants de l'Université libre
de Bruxelles
31 mai 1885. »

La partie inférieure de la couronne se termine par un bouquet de pensées, de lilas blancs et de roses blanches, entremêlé de palmes. »

Ce savant assemblage mesurait 2 m de diamètre et, très exactement, 6 m 28 de circonférence. On ne nous laisse même pas ignorer le nom et l'adresse de l'artisan expert en symbolique florale qui l'avait conçu. La couronne, nous précise-t-on, « est l'œuvre de M. A. Dassonville, qui l'a exposée dans son magasin, 17, rue de la Madeleine ». Il ne nous manque que le prix qu'elle a coûté. On peut supposer que M. Dassonville, pour l'amour de Victor Hugo, dont avec des fleurs il avait su si bien dire le génie, n'aura pas forcé la note.

Les étudiants des autres universités du pays avaient veillé — cela se conçoit — à ne pas se laisser distancer par ceux de la capitale. Reçus dans l'après-midi du dimanche à l'Hôtel de ville de Paris, en même temps que les autres délégations estudiantines de l'étranger, les Belges, nous apprennent les gazettes, sont l'objet d'une « chaleureuse ovation ». Un M. Picard, porte-parole des étudiants de Liège, rappelle et fait acclamer cette pensée de Victor Hugo : « Par la fraternité des écoles, préparons la fraternité des peuples »¹.

Il semble, à lire certaines feuilles, qu'une sorte d'émulation, sinon de rivalité, se soit manifestée en l'occurrence entre les groupes d'étudiants venus de Belgique. Un peu comme s'il s'était agi de quelque épreuve sportive. C'est à qui aura envoyé

1. *La Meuse*, n° du 1^{er} juin 1885.

à Paris le plus de délégués, porté la plus belle couronne, recueilli le plus d'applaudissements. Dans cette compétition, Liège, qui a toujours eu la tête épique (Maurice Wilmotte ne me contredirait pas !), prétend avoir remporté la palme. Le journal *La Meuse* constate à regret que « la Belgique, entre toutes les nations du monde, était assez maigrement représentée dans le cortège ». Selon ce témoin, les autres universités du pays n'étaient guère représentées. Grâce aux valeureux étudiants liégeois l'honneur du pays fut sauf. « Dans le défilé, note ce chroniqueur, la foule a applaudi vivement le drapeau belge qui précédait la couronne, portée par six étudiants parmi lesquels M. Picard. » Et le narrateur ajoute : « Nous, Liégeois, avons été très fiers de cette sympathique manifestation de la foule, nous pourrions même dire très émus. »¹

* * *

Deux jours plus tard, sous l'Arc de Triomphe, s'achevait la démolition du cénotaphe. Les foules dispersées, les camelots, les loueurs d'échelles, les marchands de cocardes et de saucisson égaillés, les Champs-Élysées reprenaient leur animation coutumière. Paris retrouvait sa respiration et son rythme. Succédant au faste des cérémonies, au déploiement de monde, à l'enthousiasme populaire, s'imposait à nouveau cette indicible et naturelle grandeur qui est dans

ses monuments, ses pavés et ses marbres

— pour parler comme le poète — et dans l'air même qu'on y respire.

Quant aux remous de l'opinion, le dernier mot nous paraît appartenir à cet autre chroniqueur de *la Meuse*, qui écrivait, le 4 juin 1885 : « Encore quelques jours de polémique autour de son tombeau, puis il (Victor Hugo) reposera pour toujours, ne vivant désormais parmi ses admirateurs que par le souvenir du poète et le génie de ses œuvres. C'est là, plus encore qu'aux démonstrations publiques et populaires, qu'on reconnaît le vrai caractère de l'immortalité ».

1. *Ibid.*, n° du 3 juin 1885.

Chronique

Séances mensuelles de l'Académie

Le 16 janvier 1971, après le traditionnel déjeuner de rentrée, M. Robert Goffin, directeur sortant, a dit ses regrets de ne pouvoir remettre ses pouvoirs en les mains de M. Fernand Desonay, directeur élu pour la deuxième fois, provisoirement absent de l'Académie pour raison de santé. Il a remercié M^{me} Suzanne Lilar, vice-directeur pour 1971, de bien vouloir assumer l'interim. M^{me} Lilar, prenant place au fauteuil du président, en exprimant son espoir de n'avoir à exercer sa fonction provisoire que pour peu de temps, et a proposé d'adresser à M. Desonay la très amicale pensée de l'Académie, proposition qui a été chaleureusement adoptée.

M. Bronne a informé l'Académie que sur son intervention 31 lettres du dramaturge Albert du Bois à Henri Lavedan ont été déposées au Musée de la littérature, de même que le *Journal* de Pierre Daye, riche de 1900 pages. L'Académie a remercié M. Bronne pour son efficace intercession.

M. Edmond Vandercammen a fait une communication sur « le vaste domaine de Vicente Aleixandre ».

Le 15 février, sur rapport du jury composé de MM. Maurice Genevoix, président, Marcel Raymond, Robert Goffin, Carlo Bronne et Marcel Thiry, l'Académie a décerné le grand prix de littérature française hors de France (fondation Habif) à M^{me} Anne Hébert, pour l'ensemble de son œuvre poétique et romanesque. Le prix sera remis à M^{me} Hébert le 27 mars, en ouverture de la séance de réception de M^{me} Yourcenar.

L'Académie a décidé d'éditer dans sa collection de mémoires l'ouvrage de M. Paul Pieltain sur le *Cimetière marin*. M^{me} Noulet et M. Piron s'entendront avec l'auteur sur la mise au point de ce manuscrit.

L'Académie, en conclusion des échanges de vues qui avaient eu lieu au cours de séances précédentes, a adopté les sujets de concours suivants pour 1974 :

Section de littérature : *on demande une étude sur le dadaïste belge Clément Pansaert.*

Section de philologie : *on demande une étude sur des revues présymbolistes.*

Pour la commémoration du 50^e anniversaire de l'Académie, fixée en avril 1972, la restauration du Palais des Académies ne sera pas achevée. Il est cependant décidé que les cérémonies du 50^e anniversaire ne seront pas différées.

Adoptant les propositions de la Commission consultative du Fonds national de la Littérature, l'Académie a attribué des subventions pour l'édition de manuscrits et des subventions à des revues.

Le 13 mars, M^{me} Suzanne Lilar, directeur *ad interim*, a déploré le deuil qu'éprouve l'Académie par la perte du baron Jo van der Elst, dont elle a salué la mémoire.

L'Académie a entendu une communication de M. Gustave Vanwelkenhuyzen sur « les Belges aux funérailles de Victor Hugo ».

Le 80^e anniversaire de M. Géo Libbrecht

A l'occasion de son 80^e anniversaire, M. Géo Libbrecht a été fêté à Tournai, sa ville natale, le 13 février 1971. M. Marcel Lobet, au nom de notre Compagnie, a prononcé le discours suivant qui s'insérait dans la brillante séance académique à laquelle prirent part des représentants du ministère de la Culture et de la ville de Tournai, ainsi que des poètes de France et de Belgique.

Je suis reconnaissant à l'Académie royale de langue et de littérature françaises de m'avoir délégué en cette ville qui à plusieurs titres a mon attachement. A mes yeux, Tournai est la capitale d'une marche latine et un lieu de rencontres picardes, mais, si je puis évoquer un souvenir personnel, l'enfant du Hainaut que je suis resté est parti d'ici, un matin de son adolescence, pour découvrir la France et Paris. Après un demi-siècle, je reviens célébrer, en ce carrefour de la romanité, un poète français et wallon.

D'autres ont dit ou diront encore ce que Géo Libbrecht doit à une Picardie délimitée par les frontières idéales d'une géographie aussi

cordiale qu'intemporelle. Si l'œuvre du poète que nous fêtons tous aujourd'hui nous touche profondément, c'est parce qu'elle incarne une province qui nous est chère, mais c'est aussi parce qu'elle est harmonieusement accordée à notre ère cosmique. Elle vibre à l'unisson d'une époque qui refait la « Genèse », qui tend à l'« outre-ciel », par-delà les « frontières du vent ».

Les *Livres cachés* préparent le « sacre de l'univers ». Ils forment une cosmogonie lyrique où l'expérience picarde a marqué un renouvellement, une replongée dans le prélangage, une nouvelle exploration du surréel et de la substance terrienne. Des symboles accourent : le mythe d'Antée qui, luttant avec Hercule, reprenait force chaque fois qu'il touchait la terre. Comment ne pas songer aussi à l'échelle de Jacob où les anges de la poésie montent et descendent pour convier l'homme à rejoindre l'empyrée.

Son œuvre, Géo Libbrecht l'a comparée lui-même à la tapisserie de saint Eleuthère, qui orne la cathédrale aux cinq clochers. Dans ce travail de licier, il y a des sujets apparemment mineurs, des éléments décoratifs aux allusions mystérieuses, mais l'ensemble compose, avec les motifs majeurs, une œuvre de vaste amplitude.

Cet artisanat supérieur, apparenté au Grand Œuvre des alchimistes, je le salue aujourd'hui, au nom de notre Académie, avec la double ferveur de l'admiration et de l'amitié. Je félicite les organisateurs de cette nouvelle rencontre picarde d'avoir mis en lumière l'art poétique de Géo Libbrecht dont la prospective rejoint la métaphysique du langage. Je n'oublie pas, toutefois, que ce long pèlerinage vers l'intériorité est aussi une marche fraternelle à la découverte de l'inconnu et de l'infini.

S'il fallait caractériser Géo Libbrecht en quelques mots, je dirais que c'est l'aède aux cent mille vers, le barde d'avant Childéric, un de ces druides à la faucille d'or qui n'ont pour temple que la forêt et qui réconcilient l'homme avec l'univers.

Distinctions

Le 10 mars, la cravate de commandeur de la Légion d'honneur a été remise à M. Carlo Bronne, en une cérémonie intime à l'ambassade de France.

La même distinction a été conférée à M. Marcel Thiry par le Président de la République française, le 24 mai, à l'occasion de son voyage officiel en Belgique.

OUVRAGES PUBLIÉS

PAR

l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises

BRUXELLES, PALAIS DES ACADÉMIES

- ACADÉMIE. — *Table Générale des Matières du Bulletin de l'Académie*. Années 1922 à 1959. 1 brochure in-8° de 78 p. — 1960. 35 fr.
- ACADÉMIE. — *Le centenaire d'Émile Verhaeren*. Discours, textes et documents (Luc Hommel, Léo Collard, duchesse de La Rochefoucauld, Maurice Garçon, Raymond Queneau, Henri de Ziegler, Diego Valeri, Maurice Gilliams, Pierre Nothomb, Lucien Christophe, Henri Liebrecht, Alex Pasquier, Jean Berthoin, Édouard Bonnefous, René Fauchois, J. M. Culot) 1 vol. in-8° de 89 p. — 1956 110 —
- ACADÉMIE. — *Le centenaire de Maurice Maeterlinck*. Discours, études et documents (Carlo Bronne, Victor Larock, duchesse de La Rochefoucauld, Robert Vivier, Jean Cocteau, Jean Rostand, Georges Sion, Joseph Hanse, Henri Davignon, Gustave Vanwelkenhuyzen, Raymond Pouillart, Fernand Desonay, Marcel Thiry). 1 vol. in-8° de 314 p. — 1964 240 —
- ANGELET Christian. — *La poésie de Tristan Corbière*. 1 vol. in-8° de 145 p. — 1961 110 —
- ACTES du Colloque Baudelaire, Namur et Bruxelles 1967, publiés en collaboration avec le Ministère de la Culture française et la Fondation pour une Entraide Intellectuelle Européenne (Carlo Bronne, Pierre Emmanuel, Marcel Thiry, Pierre Wigny, Albert Kies, Gyula Illyès, Robert Guiette, Roger Bodart, Marcel Raymond, Claude Pichois, Jean Follain, Maurice-Jean Lefebve, Jean-Claude Renard, Claire Lejeune, Edith Mora, Max Milner, Jeanine Moulin, José Bergamin, Daniel Vouga, François Van Laere, Zbigniew Bienkowski, Francis Scarfe, Valentin Kataev, John Brown, Jan Vladislav, Georges-Emmanuel Clancier, Georges Poulet). 1 vol. 8° de 248 p. — 1968 180 —
- BAYOT Alphonse. — *Le Poème moral*. Traité de vie chrétienne écrit dans la région wallonne vers l'an 1200. 1 vol. in-8° de 300 p. — 1929 250 —
- BERVOETS Marguerite. — *Ceuvres d'André Fontainas*. 1 vol. in-8° de 238 p. — 1949 180 —
- BEYEN Roland — *Michel de Ghelderode ou la hantise du masque*. Essai de bibliographie critique. 1971. 1 vol. in-8° de 540 p. 325 —

- BIBLIOGRAPHIE des écrivains français de Belgique. 1881-1960.
- Tome 1 (A-Des) établi par Jean-Marie CULOT. 1958. 1 vol. in-8° de VII-304 p. 180 —
- Tome 2 (Det-G) établi par René FAYT, Colette PRINS, Jean WARMOES, sous la direction de Roger BRUCHER. 1966. 1 vol. in-8° de XXXIX-219 p. 250 —
- Tome 3 (H-L) établi par René FAYT, Colette PRINS, Jeanne BLOGIE, sous la direction de Roger BRUCHER. 1968. 1 vol. in-8° de XIX-310 p. 250 —
- BODSON-THOMAS Annie. — *L'Esthétique de Georges Rodenbach*. 1 vol. 14 × 20 de 208 p. — 1942 150 —
- BOUMAL Louis. — *Œuvres* (publiées par Lucien Christophe et Marcel Paquot). Réédition, 1 vol. 14 × 20 de 211 p. — 1939 150 —
- BRAET Herman. — *L'accueil fait au symbolisme en Belgique, 1885-1900*. 1 vol. in-8° de 203 p. 200 —
- BRONCKART Marthe. — *Études philologiques sur la langue, le vocabulaire et le style du chroniqueur Jean de Haynin*. 1 vol. in-8° de 306 p. — 1933 210 —
- BUCHOLE Rosa. — *L'Évolution poétique de Robert Desnos*. 1 vol. 14 × 20 de 328 p. — 1956 200 —
- CHAINAYE Hector. — *L'Ame des choses*. Réédition 1 vol. 14 × 20 de 189 p. — 1935 130 —
- CHAMPAGNE Paul. — *Nouvel essai sur Octave Pirmez. I. Sa vie*. 1 vol. 14 × 20 de 204 p. — 1952 150 —
- CHARLIER Gustave. — *Le Mouvement romantique en Belgique. (1815-1850). I. La Bataille romantique*. 1 vol. in-8° de 423 p. — 1931 300 —
- CHARLIER Gustave. — *Le Mouvement romantique en Belgique. (1815-1850) II. Vers un Romantisme national*. 1 vol. in-8° de 546 p. — 1948 300 —
- CHARLIER Gustave. — *La Trage-Comédie Pastorale (1594)* 1 vol. in-8° de 116 p. — 1959 140 —
- CHRISTOPHE Lucien. — *Albert Giraud. Son œuvre et son temps*. 1 vol. 14 × 20 de 142 p. — 1960 110 —
- COMPÈRE Gaston. — *Le Théâtre de Maurice Maeterlinck*. 1 vol. in-8° de 270 p. — 1955 210 —
- COLLOQUE BAUDELAIRE. — *Actes*. Namur-Bruxelles, 10-13 octobre 1967. (Carlo Bronne, Pierre Emmanuel, Marcel Thiry, Pierre Wigny, Albert Kies, Gyula Illyes, Robert Guiette, Roger Bodart, Marcel Raymond, Robert Scheuren, Jean Follain, Maurice-Jean Lefebvre, Jean-Claude Renard, Claire Lejeune, Edith Mora, Max Milner, Jeanine Moulin, José Bergamin, Daniel Vouga, François van Laere, Zbigniew Bienkowski, Francis Scarfe, Valentin Kataev, John L. Brown, Jan Vladislav, Georges Poulet). 1 vol. 8° de 248 p. — 1968 180 —

CULOT Jean-Marie. — <i>Bibliographie d'Émile Verhaeren</i> . I vol. in-8° de 156 p. — 1958	180 —
DAVIGNON Henri. — <i>Charles Van Lerberghe et ses amis</i> . I vol. in-8° de 184 p. — 1952	160 —
DAVIGNON Henri. — <i>L'Amitié de Max Elskamp et d'Albert Mockel</i> (Lettres inédites). I vol. 14 × 20 de 76 p. — 1955	90 —
DAVIGNON Henri. — <i>De la Princesse de Clèves à Thérèse Desqueyroux</i> . I vol. 14 × 20 de 237 p. — 1963	150 —
DEFRENNE Madeleine. — <i>Odilon-Jean Périer</i> . I vol. in-8° de 468 p. — 1957	300 —
DE REUL Xavier. — <i>Le roman d'un géologue</i> . Réédition (Préface de Gustave Charlier et introduction de Marie Gevers). I vol. 14 × 20 de 292 p. — 1958	175 —
DESONAY Fernand. — <i>Ronsard poète de l'amour. I. Cassandre</i> . I vol. in-8° de 282 p. — Réimpression, 1965	210 —
DESONAY Fernand. — <i>Ronsard poète de l'amour. II. De Marie à Genèvre</i> . I vol. in-8° de 317 p. — Réimpression, 1965	240 —
DESONAY Fernand. — <i>Ronsard poète de l'amour. III. Du poète de cour au chantre d'Hélène</i> . I vol. in-8° de 415 p. — 1959	300 —
DE SPRIMONT Charles. — <i>La Rose et l'Épée</i> . Réédition. I vol. 14 × 20 de 126 p. — 1936	110 —
DOUTREPONT Georges. — <i>Les Proscrits du Coup d'État du 2 décembre 1851 en Belgique</i> . I vol. in-8° de 169 p. — 1938	160 —
DUBOIS Jacques. — <i>Les Romanciers français de l'Instantané au XIX^e siècle</i> . I vol. in-8° de 221 p. — 1963	180 —
ÉTIENNE Servais. — <i>Les Sources de « Burg-Jargal »</i> . I vol. in-8° de 159 p. — 1923	160 —
FRANÇOIS Simone. — <i>Le Dandysme et Marcel Proust</i> (De Brummel au Baron de Charlus). I vol. in-8° de 115 p. — 1956	140 —
GILLIS Anne-Marie. — <i>Edmond Breuché de la Croix</i> . I vol. 14 × 20 de 170 p. — 1957	130 —
GILSOUL Robert. — <i>La Théorie de l'Art pour l'Art chez les écrivains belges de 1830 à nos jours</i> . I vol. in-8° de 418 p. — 1936	300 —
GILSOUL Robert. — <i>Les influences anglo-saxonnes sur les Lettres françaises de Belgique de 1850 à 1880</i> . I vol. in-8° de 342 p. — 1953	240 —
GIRAUD Albert. — <i>Critique littéraire</i> . Réédition. I vol. 14 × 20 de 187 p. — 1951	130 —
GUIETTE Robert. — <i>Max Elskamp et Jean de Bosschère</i> . Correspondance. I vol. 14 × 20 de 64 p. — 1963	75 —
GUILLAUME Jean S.J. — <i>La poésie de Van Lerberghe</i> . Essai d'exégèse intégrale. I vol. in-8° de 247 p. — 1962	180 —
GUILLAUME Jean S.J. — <i>Essai sur la valeur exégétique du substantif dans les « Entrevisions » et « La Chanson d'Ève » de Van Lerberghe</i> . I vol. in-8° de 303 p. — 1956	240 —

- GUILLAUME Jean S.J. — *Le mot-thème dans l'exégèse de Van Lerberghe*. I vol. in-8° de 108 p. — 1959 140 —
- GUILLAUME Jean, S. J. — « *Les Chimères* » de Nerval. Édition critique. I vol. in-8° de 172 p. avec 12 pl. h.-texte 180 —
- HAUST Jean. — *Médecinaire Liégeois du XIII^e siècle et Médecinaire Namurois du XIV^e* (manuscrits 815 et 2700 de Darmstadt). I vol. in-8° de 215 p. — 1941 180 —
- HEUSY Paul. — *Un coin de la Vie de misère*. Réédition. I vol. 14 × 20 de 167 p. — 1942 130 —
- HOUSSA Nicole. — *Le souci de l'expression chez Colette*. I vol. 14 × 20 de 236 p. — 1958 150 —
- « *La Jeune Belgique* » (et « *La Jeune revue littéraire* »). *Tables générales des matières*, par Charles Lequeux (Introduction par Joseph Hanse). I vol. in-8° de 150 p. — 1964 140 —
- LECOCQ, Albert. — *Œuvre poétique*. Avant-propos de Robert Silvercruys. Images d'Auguste Donnay. Avec des textes inédits. I vol. in-8° de 336 p. 250 —
- LEMONNIER Camille. — *Paysages de Belgique*. Réédition. Choix de pages. Préface par Gustave Charlier. I vol. 14 × 20 de 135 p. — 1945 110 —
- MAES Pierre. — *Georges Rodenbach (1855-1898)*. Ouvrage couronné par l'Académie française. I vol. 14 × 20 de 352 p. — 1952 240 —
- MARET François. — *Il y avait une fois*. I vol. 14 × 20 de 116 p. — 1943 110 —
- MICHEL Louis. — *Les légendes épiques carolingiennes dans l'œuvre de Jean d'Outremeuse*. I vol. in-8° de 432 p. — 1935 300 —
- OTTEN Michel. — *Albert Mockel. Esthétique du Symbolisme*. I vol. in-8° de 256 p. — 1962 210 —
- PAQUOT Marcel. — *Les Étrangers dans les divertissements de la Cour, de Beaujoyeux à Molière*. I vol. in-8° de 224 p. 180 —
- PICARD Edmond. — *L'Amiral*. Réédition. I vol. 14 × 20 de 95 p. — 1939 90 —
- PIRMEZ Octave. — *Jours de Solitude*. Réédition. I vol. 14 × 20 de 351 pages. — 1932 200 —
- POHL Jacques. — *Témoignages sur la syntaxe du verbe dans quelques parlars français de Belgique*. — I vol. in-8° de 248 p. — 1962 180 —
- RENCHON Hector. — *Études de syntaxe descriptive*. Tome I : *La conjonction « si » et l'emploi des formes verbales*. I vol. in-8° de 200 p. — 1967. Réimpression en 1969 160 —
- Tome II : *La syntaxe de l'interrogation*. I vol. in-8° de 284 p. — 1967. Réimpression en 1969 210 —
- REICHERT Madeleine. — *Les sources allemandes des œuvres poétiques d'André Van Hasselt*. I vol. in-8° de 248 p. — 1933 180 —

REIDER Paul. — <i>Mademoiselle Vallantin</i> . Réédition. (Introduction par Gustave Vanwelkenhuyzen). I vol. 14 × 20 de 216 p.	
— 1959	150 —
REMACLE Louis. — <i>Le parler de la Gleize</i> . I vol. in-8° de 355 p.	
1937	240 —
REMACLE Madeleine. — <i>L'élément poétique dans « A la recherche du Temps perdu » de Marcel Proust</i> . I vol. in-8° de 213 p.	
1954	180 —
ROBIN Eugène. — <i>Impressions littéraires</i> (Introduction par Gustave Charlier). I vol. 14 × 20 de 212 p.	
— 1957	150 —
RUELLE Pierre. — <i>Le vocabulaire professionnel du houilleux borain</i> . I vol, in-8° de 200 p.	
— 1953	180 —
SANVIC Romain. — <i>Trois adaptations de Shakespeare : Mesure pour Mesure, Le Roi Lear, La Tempête</i> . Introduction et notices de Georges SION. I vol. in-8° de 382 p.	
— 1962	275 —
SCHAEFFER Pierre-Jean. — <i>Jules Destrée</i> . Essai biographique. I vol. in-8° de 420 p.	
— 1962	300 —
SEVERIN Fernand. — <i>Lettres à un jeune poète</i> , publiées et commentées par Léon Kochnitzky. I vol. 14 × 20 de 132 p.	
— 1960	110 —
SOREIL Arsène. — <i>Introduction à l'histoire de l'Esthétique française</i> (nouvelle édition revue). I vol. in-8° de 152 p.	
— 1955	160 —
SOSSET L. L. — <i>Introduction à l'œuvre de Charles De Coster</i> . I vol. in-8° de 200 p.	
— 1937	160 —
TERRASSE Jean. — <i>Jean-Jacques Rousseau et la quête de l'âge d'or</i> I vol. in-8° de 319 p.	
— 1970	275 —
THOMAS Paul-Lucien. — <i>Le Vers moderne</i> . I vol. in-8° de 247 p.	
— 1943	185 —
VANDRUNNEN James. — <i>En pays wallon</i> . Réédition. I vol. 14 × 20 de 241 p.	
— 1935	150 —
VANWELKENHUYZEN Gustave. — <i>L'influence du naturalisme français en Belgique</i> . I vol. in-8° de 339 p.	
— 1930	240 —
VANWELKENHUYZEN Gustave. — <i>Histoire d'un livre : « Un mâle », de Camille Lemonnier</i> . I vol. 14 × 20 de 162 p.	
— 1961	130 —
VANZYPE Gustave. — <i>Itinéraires et portraits</i> . Introduction par Gustave Vanwelkenhuyzen. I vol. 14 × 20 de 184 p.	
— 1969	130 —
VERMEULEN François. — <i>Edmond Picard et le réveil des Lettres belges (1881-1898)</i> . I vol. in-8° de 100 p.	
— 1935	110 —
VIVIER Robert. — <i>L'originalité de Baudelaire</i> (réimpression revue par l'auteur, suivie d'une note). I vol. in-8° de 296 p.	
— 1965	210 —
VIVIER Robert. — <i>Et la poésie fut langage</i> . I vol. 14 × 20 de 232 p.	
— 1954. Réimpression en 1970	160 —
VIVIER Robert. — <i>Traditore</i> . I vol. in-8° de 285 p.	
— 1960	210 —

« LA WALLONIE ». — <i>Table générale des matières</i> (juin 1886 à décembre 1892) par Ch. LEQUEUX. — 1 vol. in-8° de 44 p. — 1961	95 —
WARNANT LÉON. — <i>La Culture en Hesbaye liégeoise</i> . 1 vol. in-8° de 255 p. — 1949	210 —
WILLAIME ÉLIE. — <i>Fernand Severin — Le poète et son Art</i> . 1 vol. 14 × 20 de 212 p. — 1941	150 —

En outre, la plupart des communications et articles publiés dans ce Bulletin depuis sa création existent en tirés à part. Le présent tarif annule les précédents.

PRIX 40 Fr.